

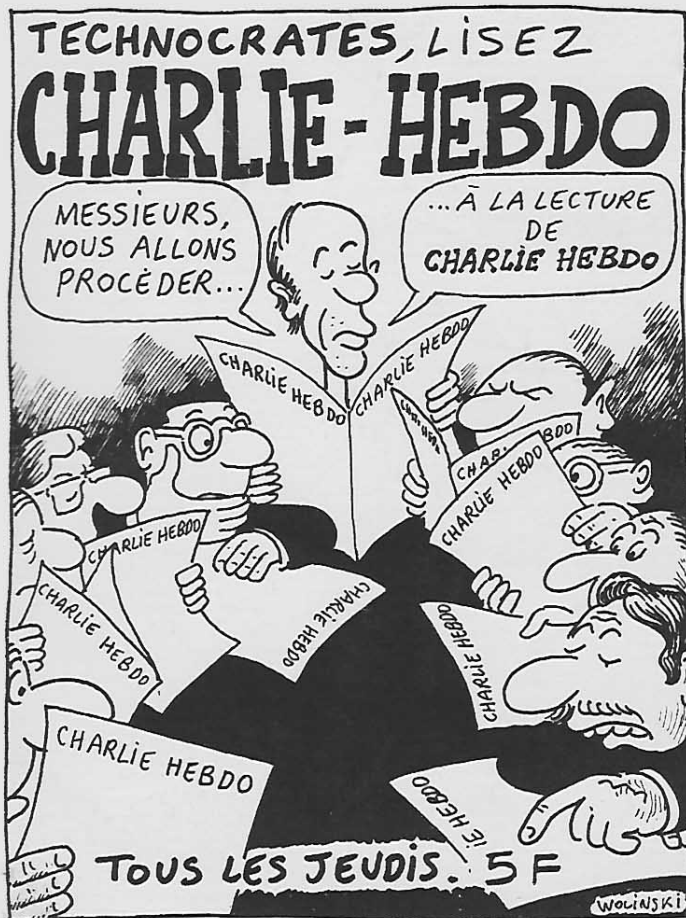
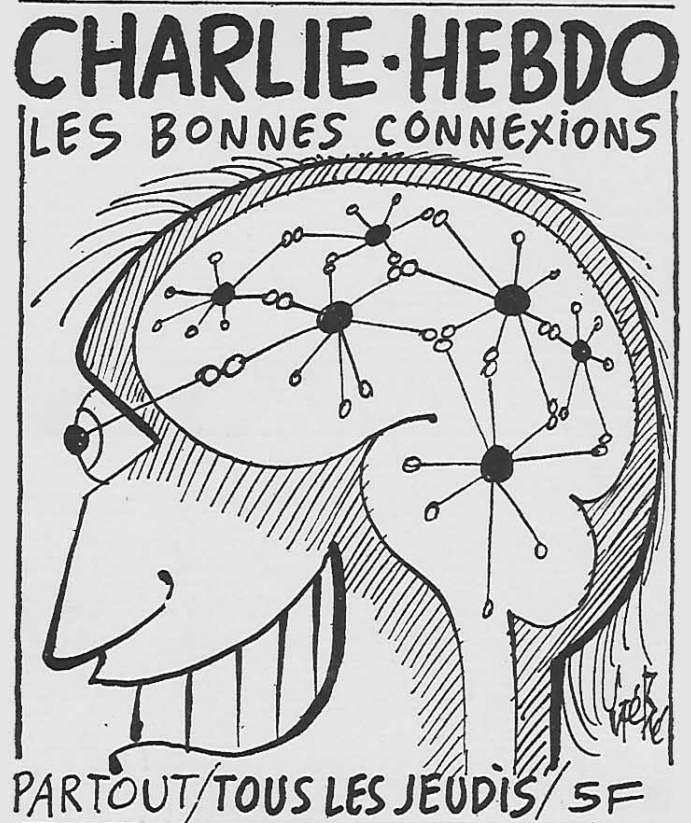
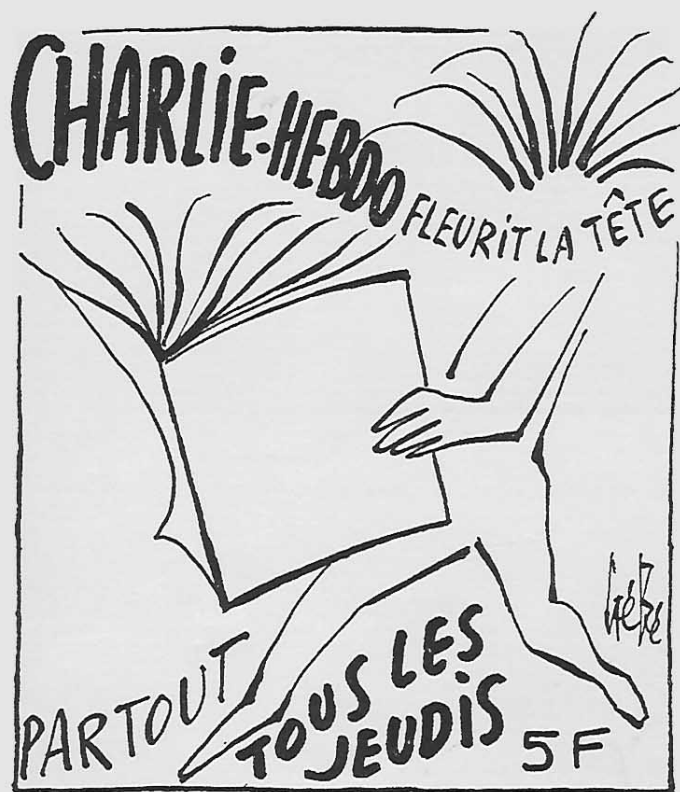
Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Nov. 77 - n° 106 - 8 francs
Canada 1 dollar 10
Portugal 47,50 escudos
Suisse 6 F.S.

charlie





3	Pichard-Andrevon
	CEUX-LA
10	LES PETITS MIQUETS
12	Smythe
	ANDY CAPP
16	LES GRANDES FEMMES
18	Sempé
20	Schulz
	PEANUTS
24	Andrevon
26	LA CAGE DE L'ECUREUIL
28	Hugot
30	DICO S.F.
32	Bill Tidy
	FOSDYKE SAGA
36	Carali
40	Cabu
42	Baudel
46	Guitton
56	WHAT'S UP DOC ?
58	KRAMPON
60	ECRIT A LA MAIN
61	Bellenger
64	L'ART PATRIOTICO-TUMULAIRE
67	Munoz-Sampayo
	ALACK SINNER



Feiffer

LES FILMS
D'HORREUR
SONT TRÈS
BONS POUR
MOI.



PARCE QUE LES
FILMS D'HORREUR
SONT
SANGLANTS.



ET ILS ME
RENDENT
MALADE.



JUSQU'AU JOUR
OÙ JE ME SUIS
HABITUÉE
AU SANG.

LA SEMAINE
DERNIÈRE, J'AI VU
UN PIGEON SE
FAIRE ÉCRASER
PAR UN BUS.



IL Y AVAIT
DU
SANG
PARTOUT.



MAIS, GRÂCE
AUX FILMS
D'HORREUR,
ÇA NE M'A
PAS DU TOUT
GÊNÉE.



MAINTENANT, JE
VAIS POUVOIR
FAIRE DES
ÉTUDES DE
MÉDECINE.

DIST. FIELD NEWSPIAPER SYNDICATE, 1976

© graph lit

Pichard-Andrevon, un beau couple. C'est de la science-fiction. Depuis que les écrivains ont découvert la science-fiction, ils n'ont plus besoin de se casser le cul pour raconter des histoires qui tiennent debout. C'est bien pratique. Cela dit, Andrevon, c'est le meilleur, et Pichard, c'est le plus fort.

Alack Sinner, une superbe histoire de nos amis Munoz et Sam-payo. Je dis « nos amis » parce que tous ceux qui les connaissent ont de l'amitié pour eux. Sinner est devenu taxi, on ne sait pas pourquoi mais on comprend pourquoi. Un type comme ça ne pouvait continuer à faire un métier visqueux comme celui de détective privé. Il y a des moments où on ne peut plus assumer ses contradictions.

Guitton. Dix pages entortillées, planantes, représentant un travail d'archiviste. Ça vaut le coup d'être regardé, même si c'est à l'opposé de ce qu'on aime.

Baudel. Quatre pages pour les esthètes.

Krampon. Quel salaud ! C'est répugnant de raconter des histoires pareilles. Ça m'a fait hurler de rire.

Carali. Ses idées grouillent comme de la vermine. Vous lui donnez un coin de page et il se répand, se glisse, envahit le journal. Si je ne fais pas attention, bientôt, il y en aura partout. Déjà, je me gratte.

Ça y est, j'ai fait mon petit numéro. J'écris en septembre pour novembre. D'ici là, je serai peut-être mort, et vous lirez ces lignes en sanglotant ou en ricanant. Sachez que, toute ma vie, j'ai... Le professeur Choron, qui regarde par-dessus mon épaule, me dit qu'au lieu d'écrire des conneries, je ferais mieux de vous parler de notre nouveau journal de B.D., « B.D. », hebdomadaire, noir et blanc, pas cher, génial et tout et tout, enfant chéri de Cavanna, qui a choisi les dessins un à un. « Charlie mensuel » a enfin un concurrent sérieux.

Achetez « B.D. » et n'achetez plus « Charlie mensuel » ; c'est fini, les mensuels, on n'a plus la patience d'attendre un mois. Je vous assure, on s'en fout si vous ne nous achetez plus. « Charlie mensuel », on le fait pour se faire plaisir.

W.

ANDREYON.

CEUX-LÀ

G. PICHARD.

Pendant la cérémonie d'inauguration, la tour Inferno prend feu, comme dans le film.



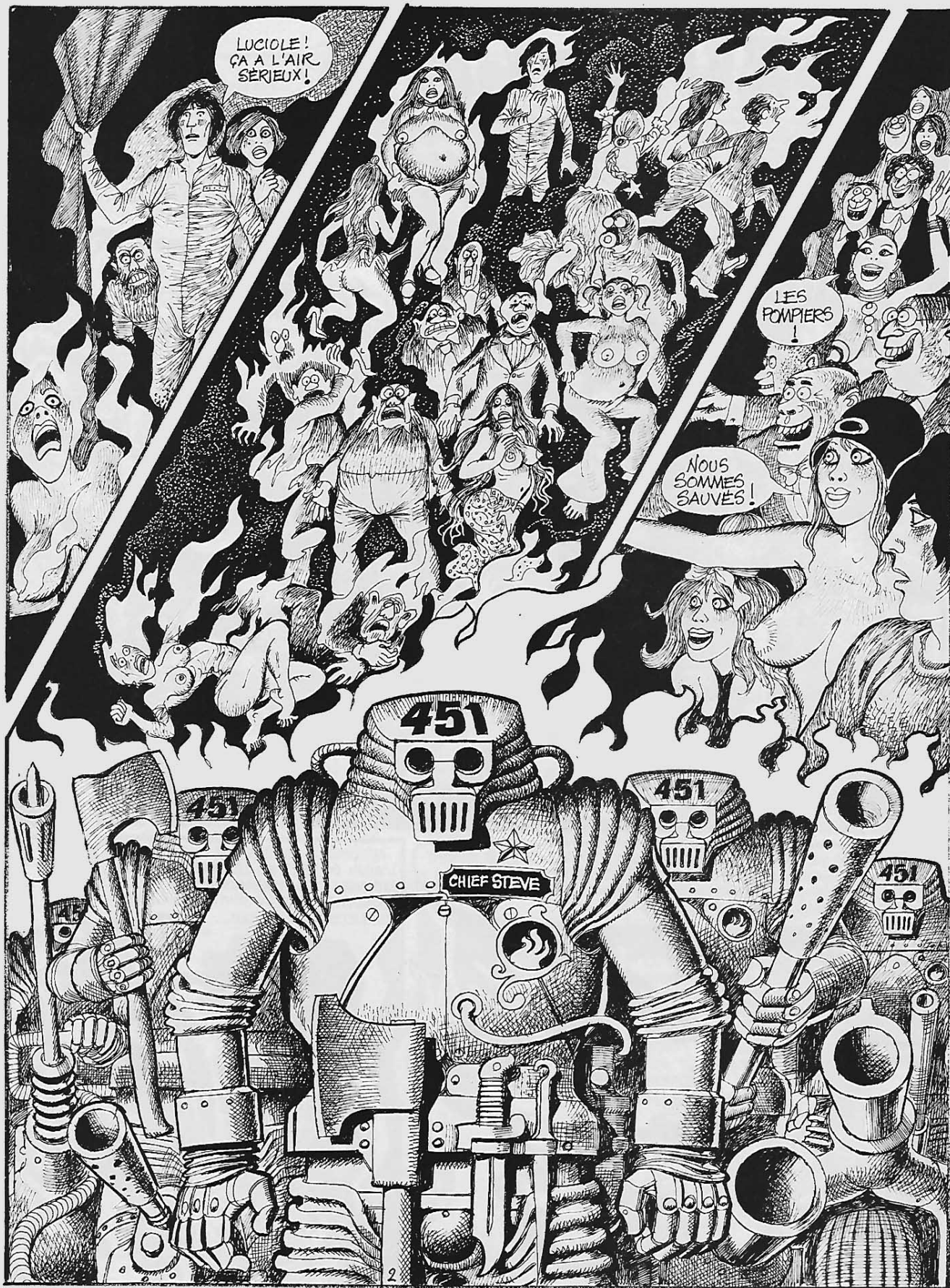
MESDEMOISELLES, MESDAMES, MESSIEURS ET GENTILS MEMBRES DU SERVICE D'ORDRE, JE VOUS CONJURE DE GARDER VOTRE CALME. IL NE S'AGIT LÀ QUE D'UN MINIME INCIDENT INDÉPENDANT DE NOTRE VOLONTÉ ET SANS GRAVITÉ AUCUNE.

LES SERVICES DE POMPIERS DE LA VILLE ONT ÉTÉ PRÉVENUS ET SERONT LÀ D'UNE SECONDE À L'AUTRE. CE PETIT INCENDIE SERA MAÎTRISÉ EN UN CLIN D'OEIL ET LES FÊTES POURRONT REPRENDRE DANS LA BONNE HUMEUR ET LA DÉCONTRACTION.

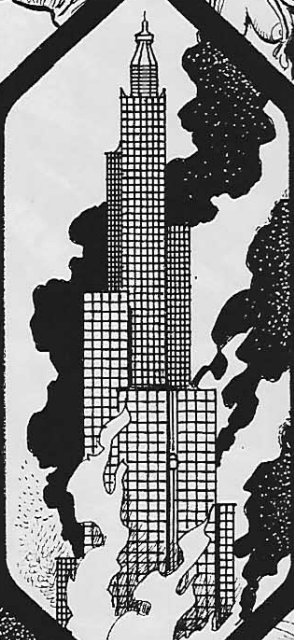


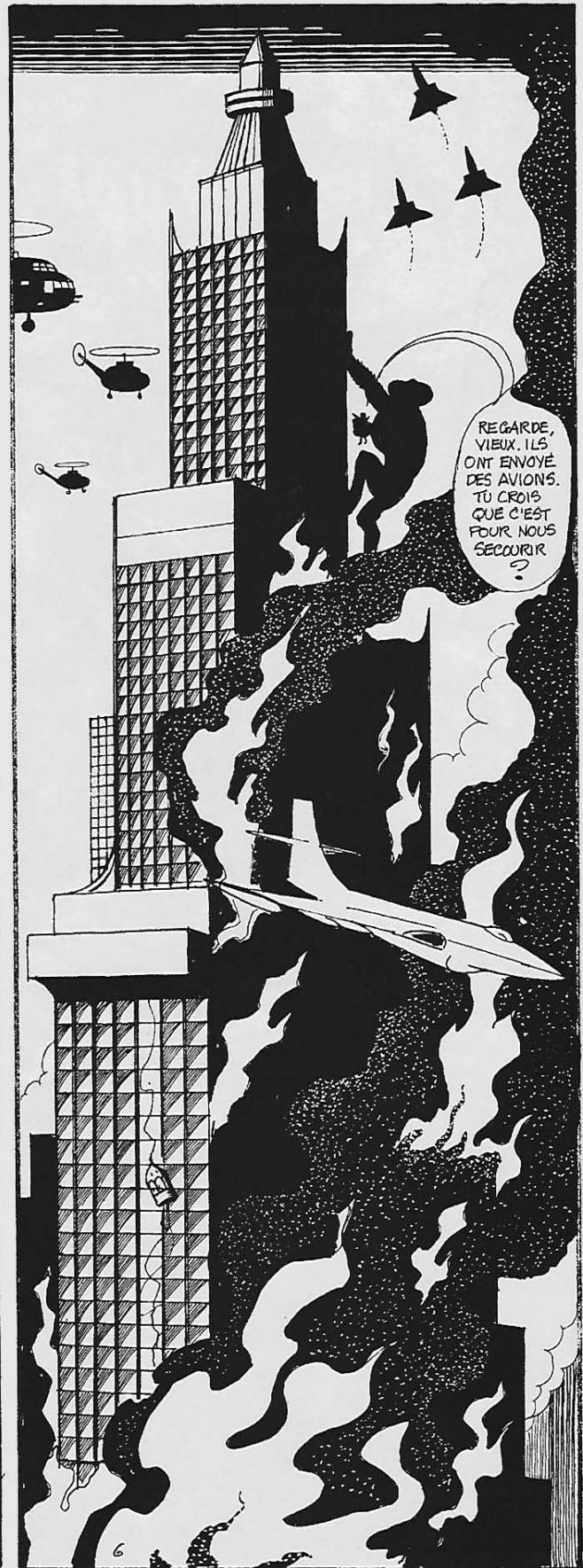
N'OUBLIEZ PAS QUE LES TOURS INFERNO SONT À L'ABRI DU FEU, DES SÉISMES DE FORCE 10, DES CYCLONES, DES BOMBARDEMENTS NUCLÉAIRES, DES INONDATIONS ET DE TOUTES LES CATASTROPHES RÉPERTORIABLES QUI...













à suivre

Les petits miquets

Le satiriste révolutionnaire et le satiriste bourgeois.

Exceptionnellement, nous re-voici au XX^e siècle, mais ce n'est que partie remise. Et c'est d'ailleurs un XX^e siècle déjà lointain.

Grosz : On ne sait pas toujours que c'est peut-être dans le domaine graphique que le mouvement Dada a créé le plus intelligemment. Les dadas ne se sont pas contentés de foutre la merde dedans, ils ont apporté des choses nouvelles, par exemple les photomontages politiques de Heartfield dont l'ami Willem a eu le culot de vous causer avant moi dans ce journal. En matière de dessin, beaucoup de choses aussi, mais, au-dessus de tout, Grosz.

Georg Grosz (1893-1959) est un fou de dessin, il suffit de regarder dans ses trop rares expos les supports de ses œuvres : pages de carnets, nappes de restos, vieux papiers. Il devait croquer sans arrêt. C'est aussi un fabuleux « croqueur » de gens. Vivant dans l'Allemagne pré-nazie, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la RFA d'aujourd'hui (sauf qu'elle, elle est déjà nazie, mais attention, hein !, nazie DE GAUCHE !), Grosz dessine les Allemands en train de devenir nazis avec allégresse, ceci parfois dix ans avant l'apparition d'un petit peintre en bâtiment un peu couillon mais à la voix vibrante.

Grosz dessine cette bourgeoisie assise, vulgaire, bête à frémir, beauf bavarois et grasses connes endimanchées, humide de bière et ointe de patates de mauvaie qualité, qui exsude l'aérophagie par tous ses orifices, vêtue de costumes mal tombants, couverte de cheveux ras et de poils sales, militaires bigeardiens, hommes d'affaires raidis par leurs cols, grognasses inexistantes et bour-soufflées, dans des décors mor-

nes qu'il traite à mi-chemin entre l'expressionnisme et le cubisme, pour une fois mis au service de quelque chose d'autre que l'esthétisme. Rien ne trouve grâce aux yeux de Grosz : la laideur est partout, la bêtise omniprésente, la vulgarité est élevée au rang de l'idéologie, et dans ce mon de même un Chirac pourrait passer pour un intellectuel. Jamais analyse plus parfaite, explication de la montée du nazisme n'a été aussi bien montrée (et je répète que Grosz dessine ça dès la fin des années 1910 !) Les dessins remarquables de rigueur de Grosz ne se limitent pas à l'Allemagne. Lorsque Hitler triomphe, Grosz est contraint à l'exil aux U.S.A., avec tous ceux qui pensent ou aiment la vie. Mais il ne débande pas : quittant l'Allemagne pour l'Amérique, Grosz n'a à changer dans son dessin que le décor et les costumes, le reste est pareil. L'Amérique des années 30-50 offre bien des similitudes avec la Germanie pré-nazie : maccarthystes, grosses connes, militaro-débiles, bourgeois gras, nullité culturelle. Grosz continue à manier son petit crayon, voire son pinceau, car il est aussi un peintre autrement intéressant que bien des vedettes de cette époque, un des rares peintres politiques du moment.

Ses dessins ont été recueillis dans divers livres dont voici les principaux : *Erste G. Grosz Mappé* (1917), *Le nouveau visage de la classe dirigeante* (1921), *Ecce Homo* (1923), *Abrechnung folgt !* (1923), *Der spiessier Spiegel* (1925), *Die Gezeichneten* (1929), *Über alles die Liebe* (1930), *Un aspect du monde* (1938), *Le puits* (1946). Les éditions récentes sont souvent le fait des Ed. Dover (une fois de plus). Je vous recommande *Love about all et other drawings* (1971), qui reprend deux des albums ci-dessus pour 13 F environ. Il existe aussi des catalogues, notamment à la galerie Octave Nègre (23, rue de Seine, Paris), dont les expos sont toujours de bon goût.

Anti-militariste, militant révolutionnaire dans les années 10, inculpé plusieurs fois pour ses dessins, condamné pour blasphème ou atteinte à la moralité publique, déclaré « ennemi de la patrie » par Hitler après son exil, ses œuvres seront brûlées avec le reste de l'« art dégénéré ».

Sur ses vieux jours, il verra une Allemagne assagie (pour peu de temps) lui demander de revenir avec les honneurs à Berlin, ce Berlin qu'il est difficile de voir autrement qu'avec ses yeux à lui. Grosz s'embarque, s'ins-



Mac Manus, père de la « Famille Illico », est également l'auteur de cette bande contant les tribulations d'un jeune couple et leur bébé.

Parmi les récentes rééditions, le remarquable travail de Peter Finch est paru en français au « Livre de Paris », sous le titre *Notre ami Walt Disney*. C'est cher mais vraiment beau, quoi qu'on pense de lui. Reportez-vous encore à Rivoire et Combaluzier.

Glenn Bray, l'éditeur fou américain, frappe encore. Comme on ne peut rééditer les B.D. de Kurtzman pour les « E.C. Comics », il a eu l'idée d'en faire des photocopies couleur, qualité extra, et de les relier pour ceux qui veulent. Ça vaut moins de 200 balles, c'est absolument exceptionnel, et ça s'appelle *Harvey Kurtzman's E.C. horror, sci-fi and crime art*. A commander à Glenn Bray, POB 4482, Sylmar (Calif. 91342) U.S.A.

Chez Dargaud, dans le genre classique solide : *Le fantôme de Wah-Kee*, d'un Blanc-Dumont qui mûrit bien, et *L'héritage diabolique*, le dernier « Valentin le vagabond » de Tabary. Tabary est complètement fou, il doit avoir au moins dix assistants au scénario pour débrouiller toutes les embûches où il fourre ses personnages.

Il faut aider « Antirouille » à trouver 20 millions. Leur adresse n'est pas sous mon nez. Envoyez-moi toujours le pinard et les victuailles, je transmettrai.

A la seconde, j'apprends la mort, à 31 ans, de Dominique Vallet, connu de tous sous le nom d'Alexis, d'une rupture d'anévrisme. Chez Alexis, tout était bien. Il faisait, chose rare, l'unanimité des générations. Ses publications Dargaud, *Cinémastock* (avec Gotlib), *Timoléon et Stanislas* (avec Fred), ou sa récente série *Al Crane* (avec un Lauzier intéressant cette fois), avaient été ces derniers temps surpassées encore par son *Super-Dupont* (avec Gotlib ou Lob) dans *Fluide Glacial*, une des B.D. les plus drôles de ce temps qui n'en comporte guère.

On a toujours l'air con quand on essaie de parler de la mort d'un ami, on tente de rester froid et journaliste, c'est une façon de ne pas dire à quel point, quand Alexis était là, on n'arrêtait pas une seconde de rigoler, à tel point qu'encore maintenant j'ai l'impression que c'est un autre de ses gags, comme il en avait mis dans son seul album solo, *Avatars et Coquecigrues* (Audie Ed.), où il montrait que – contrairement à ce qu'il affirmait toujours – il était aussi un excellent scénariste.

Rayez tout ce que je viens d'écrire, c'est complètement con. Mais pour une fois, j'ai des excuses.

T. E.

dont les quotidiens U.S. ont le secret.

Pierre Couperie, dans une conférence restée célèbre (et souvent replacée), a montré les rapports de son œuvre avec le mouvement Art Déco, et les décorations géométriques avec lesquelles il parseme ses cases.

A l'inverse de Grosz, Mc Manus n'est pas un « politique », c'est un gentil qui se moque avec le sourire et un tantinet de tendresse complaisante de son gros bourgeois et de la petite vie à la con qu'il lui fait mener, de sa nana gueularde, des petites minettes débiles. *Brinquin' up father* (Famille Illico) durera de 1913 à 1954, et une réédition complète ne ferait de mal à personne. On se rendrait compte qu'il s'agit d'une des rares B.D. classiques et toujours citée dans les histoires-de-la-B.D. qui tiennent bien le coup et suscite encore un certain charme.

Mc Manus est aussi l'auteur de B.D. moins connues mais estimables : *The Newlyweeds* (Les jeunes mariés et leur bébé, 1907), *Let George do it* (1910), *Snoozier, Alma and Oliver*, *The merry Marcelene*, *Panhandle Pete* etc. Dans les années 1914, il touche même au dessin animé avec Emile Cohl, mais pas possible d'en parler, Rivoire est jaloux, il me ferait la tête au Carret. On trouve un choix de dessins dans un « Phénix » hors-série, ou alors on les collectionne depuis les années de guerre et on a tous les « Robinson ».

Théophraste Epistolier

talle... et meurt avant d'avoir pu être déçu.

Comme beaucoup, les dessins de Grosz sont apparus dans les journaux, il en a même fondé un, « Die Pleite ». Il a illustré un *Tartarin de Tarascon* (1921). Parmi les dessinateurs d'aujourd'hui, les plus violents, les plus sales, les plus punk, les plus dirty (comme disait *Rock and Folk* quand je le lisais), les meilleurs, quoi, lui doivent beaucoup. Demandez à Willem le dessinateur qui l'a le plus influencé quand il s'est mis à des-

siner. A peu de chose près (sa clarté politique par exemple serait en trop), on pourrait passer les dessins de Grosz dans les publications « Bazooka ». A côté de lui, certains ont un côté irrésistiblement Beaux-Arts qui n'est d'ailleurs pas fait pour leur déplaire.

Mc Manus : A la même époque, aux U.S.A., un autre dessinateur, de B.D. cette fois, s'amuse à maltraiter la bourgeoisie américaine. Il s'appelle George Mc Manus (1882 ?-1954). Tout le monde sait qu'il est l'impérissable auteur de la *Famille Illico*, que le grand public considère ordinairement comme une de ces quelconques bandes niaises des années 20-40

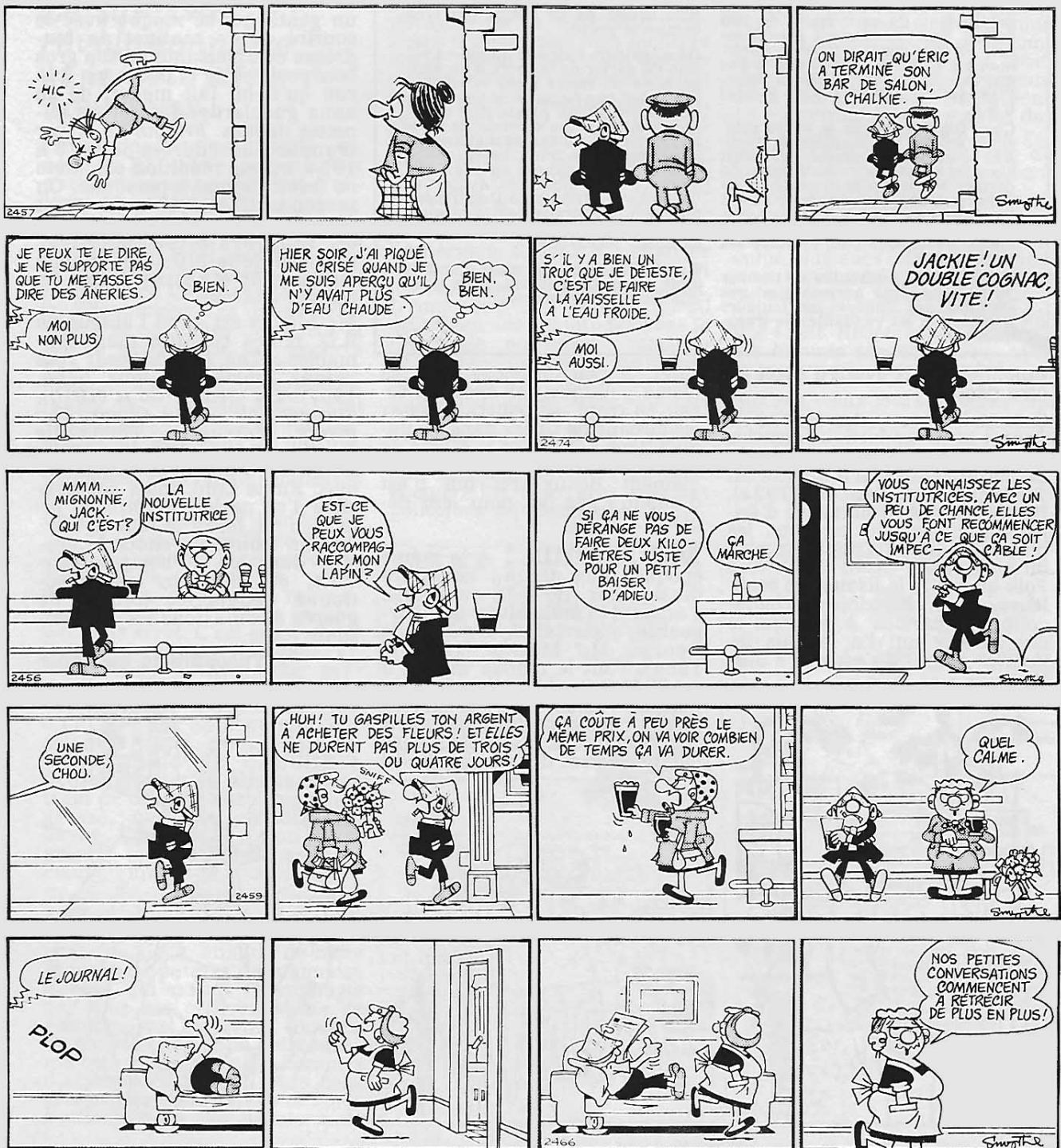


Grosz

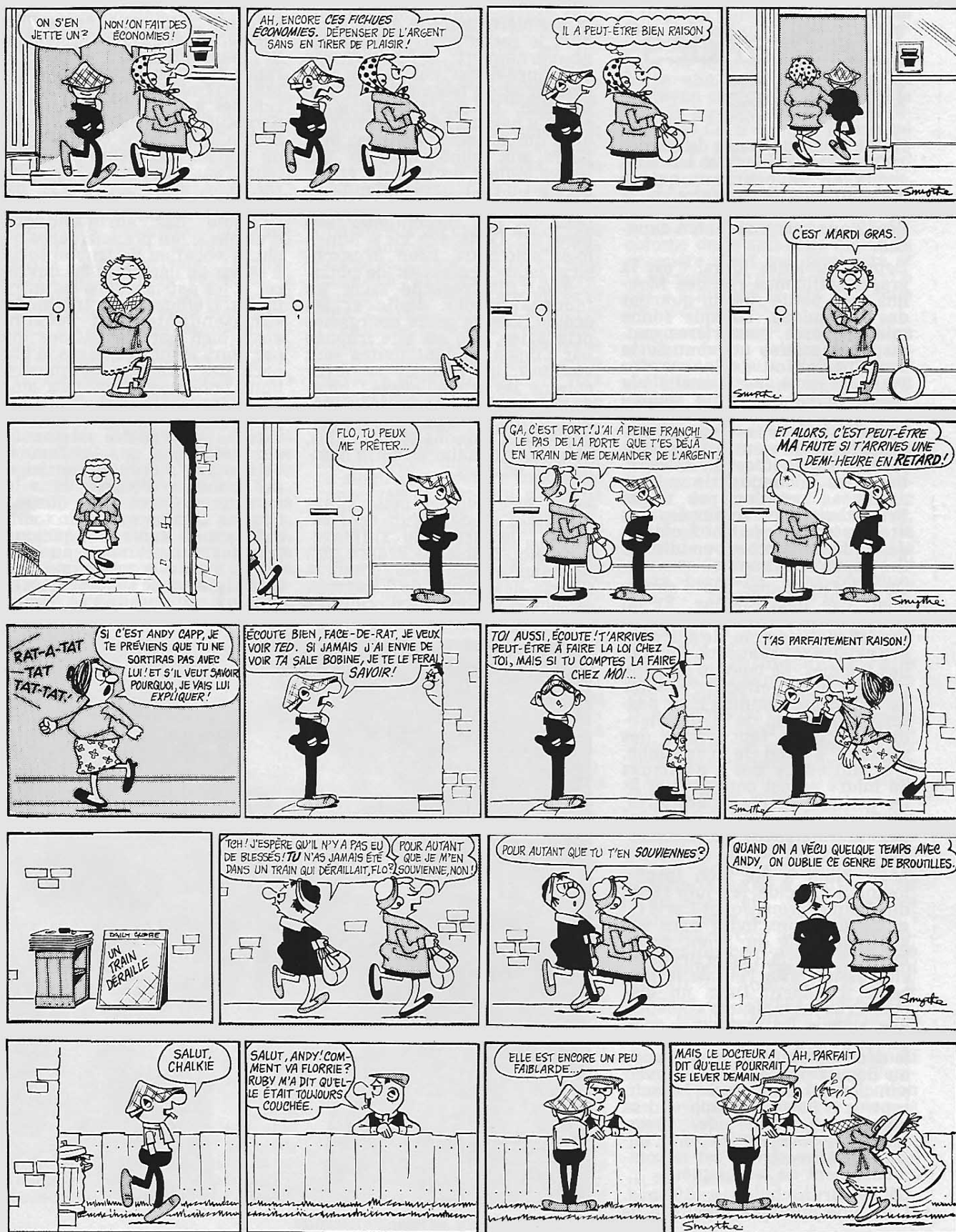


andy capp

Smythe







Traduction : Benoît Leroux

Les grandes femmes

Il fait froid, ce matin de février 1909. L'eau a gelé dans les caniveaux et les ouvrières qui se pressent sur les trottoirs de la rue des Moulins sont emmitouflées dans leur manteau à capuche.

Depuis quelques jours, c'est la grande affluence rue des Moulins, une petite rue du quartier des Pyramides. Lorsque sonne midi, lingères, couturières, modistes, gantiers arrivent de la rue Thérèse ou de la rue des Petits-Champs, leur gamelle à la main. Moyennant une somme modique, elles viennent faire réchauffer leur repas dans un modeste local où a été installée une rampe à gaz. C'est l'« Association des réchauds de midi ». Avant sa création par Cécile Brunshvich, les employées des ateliers consommaient froids et dans de mauvaises conditions des repas sommaires.

On rit. On chante. On s'amuse bien, rue des Moulins. Et on parle de tout : un peu de sa condition de femme, de son maigre salaire, et beaucoup du vote des femmes. Le bulletin de vote, c'est l'« arme effective » entre les mains des femmes, pour passer du domaine de la théorie – dont on parle tant depuis des siècles – à celui de la pratique. L'organisatrice des « Réchauds de midi » en est convaincue. Et les petites lingères, couturières, modistes, etc. s'en retournent vers leurs ateliers, un peu d'espoir au cœur.

Léon Blum a été bien inspiré lorsqu'il a décidé, le 5 juin 1936, de nommer Irène Joliot-Curie (1) et Cécile Brunshvich dans son gouvernement du Front populaire. Ce jour-là, Cécile Brunshvich assiste à la Fête de la jeunesse à Elbeuf. Dans un discours violent mais très applaudi, elle appelle les femmes à combattre pour que leur soit accordé le droit de suffrage et demande au député-maire de leur ouvrir son conseil municipal. Le soir, rentrée à Paris, elle apprend sa nomination. Pour elle, désormais, une étape est franchie. Entrer au Ministère, c'est le commencement de la conquête.

Cécile Brunshvich a 39 ans. C'est une militante féministe de

la première heure et elle entend bien le rester tout en étant au gouvernement. Elle l'affirme aux journalistes, curieux de rencontrer une « femme d'Etat » en fonction. Et elle s'explique. Si elle n'a pas son bac aujourd'hui, c'est que les seuls examens proposés aux jeunes filles de son temps étaient les brevets, et encore a-t-il fallu passer clandestinement le brevet supérieur – pour ne pas mécontenter son père. En 1900, elle vit à Rouen avec son mari, Léon Brunshvich, jeune professeur de philosophie. Elle regarde vivre les femmes autour d'elle et les écoute. Elle, la petite bourgeoise privilégiée, elle est vite frappée par l'injustice dont toutes sont victimes, les femmes au foyer comme les travailleuses : incapacité des femmes mariées, inégalité de l'enseignement dispensé aux garçons et aux filles, inégalité des salaires entre hommes et femmes.

Pour faire évoluer cette situation, il n'existe qu'un seul remède : le droit de suffrage. Pourquoi, diable, la France qui, la première, donna au monde la Charte des Droits de l'Homme, est-elle si timorée et si craintive quant aux répercussions d'une

réforme adoptée depuis plusieurs années dans la plupart des pays civilisés ? A la différence des autres « leaders » militantes féministes, de Maria Deraismes à Nelly Roussel, toutes d'excellentes oratrices, Cécile Brunshvich ne se contente pas de parler aux femmes. Elle tente, par son action, d'améliorer leur sort. En 1917, par exemple, elle crée à Paris l'« Ecole des surintendantes d'usines », qui prépare celles qui ont la vocation du travail social à servir de lien entre les ouvrières et les patrons dans les entreprises. L'efficacité du travail des surintendantes fut reconnue aussi bien par les patrons que par leurs employées dans la plupart des grandes administrations publiques et privées ainsi que dans les usines. Deux ans plus tard, elle effectue des démarches auprès des plus hautes autorités pour que les femmes obtiennent le droit de participer au concours d'entrée dans les ministères. Grâce à son obstination, ce bastion masculin tombe et, l'année suivante, quelques femmes s'inscrivent au concours. Puis elle mène une dure campagne, avec succès, dans les milieux universitaires contre l'interdiction de se présenter



Cécile Brunshvich, un ministre féministe.

Photo Marina Jacques, document Bibliothèque que féministe Marguerite Durand.

aux agrégations masculines. Elle obtient encore la suppression des veillées dans les ateliers, et certaines industries acceptent de pratiquer le travail à mi-temps dont elle défend le principe. Des ouvrières à domicile viennent lui parler de la misère dans laquelle elles vivent, des locaux sordides dans lesquels elles travaillent et élèvent en même temps des familles le plus souvent nombreuses. Les employées, notamment à l'« Association des réchauds de midi », lui décrivent l'atmosphère des ateliers vétustes, le manque d'hygiène et les horaires pénibles. *« Je veux bien chercher à vous aider momentanément, leur répond Cécile Brunschvicg, mais c'est une véritable réforme qu'il nous faut. »*

Elle désapprouve la violence des suffragettes anglaises mais fréquente les réunions de l'« Union française pour le suffrage des femmes » dont elle devient très vite la présidente. L'U.F.S.F., 100 000 adhérentes, organise des conférences, des congrès, crée 150 sections en province, forme ses militantes. Et, en 1923, afin de convaincre un plus large public de femmes, C.B. reprend l'hebdomadaire « La Française » et en fait un journal d'éducation civique et de documentation féministe. Les « Propos d'une suffragiste », publiés chaque semaine, ont autant de succès que les « Notes d'une frondeuse » de Séverine dans le quotidien de Marguerite Durand, « La Fronde ».

Militer entre femmes, c'est nécessaire mais ce n'est pas suffisant, estime C. B. Elle propose à ses amies militantes de se mêler aux hommes dans les partis politiques et, pour donner l'exemple, elle entre au Parti radical. Ce parti correspond bien sûr à ses opinions politiques, mais si elle a choisi d'y entrer, c'est aussi parce qu'il compte un bon nombre d'adversaires du suffrage féminin. C'est tout de même eux qu'il faut chercher à convaincre.

Le 25 juin 1936, une nouvelle porte s'ouvre aux femmes : celle du Sénat. C'est une date à retenir, et les sénateurs ne sont pas près de l'oublier. A 15 h 30, ce jour-là, une femme, Cécile Brunschvicg, conduite par des huissiers stupéfaits, pénètre dans la salle des séances et se dirige vers le banc des ministres. Lorsque la discussion sur la poli-

tique étrangère du nouveau gouvernement s'engage, on entend encore, dans la salle, les rumeurs provoquées par la présence d'une femme dans cette enceinte peuplée de misogynes. Les sénateurs ont en effet toujours marqué une certaine – et même plus que certaine – hostilité envers les féministes. C'est eux, par exemple, qui ont bloqué, au printemps 1919, la proposition de loi votée par la Chambre le 20 mai et accordant aux femmes l'intégralité des droits politiques. Ils ne se sont décidés à l'examiner – et à la repousser – que deux ans après le vote des députés, à l'automne 1922. Sous la pression des associations en faveur du suffrage des femmes, les députés votent à nouveau en 1925, par 389 voix contre 140, le droit de suffrage pour les femmes aux élections municipales et cantonales. Le Sénat rejette obstinément l'ordre du jour d'une discussion sur ce sujet. Il se montre tout aussi conservateur lorsqu'il s'agit de la proposition de René Renoult, Garde des Sceaux, modifiant les textes du Code relatifs aux régimes matrimoniaux. Le 7 juillet 1932, par 253 voix contre 40, il décide de renvoyer la discussion à la rentrée parlementaire. En fait, ils n'adopteront le principe de la capacité civile de la femme mariée qu'en 1937 ! Il leur aura fallu cinq ans de réflexion.

Dans le gouvernement du Front Populaire, Cécile Brunschvicg est sous-secrétaire d'Etat à l'Education nationale. Son rôle : s'occuper des enfants et améliorer leurs conditions de vie dans les écoles. Elle crée les cantines scolaires, s'intéresse à l'éducation et à l'instruction des enfants déficients mentaux et à celle des délinquants, organise les premières consultations médico-pédagogiques. Mais elle n'en oublie pas pour autant les femmes et se sert de ses fonctions officielles pour faire avancer leur cause. Ainsi, elle demande au ministère de l'Intérieur, au ministère de la Justice et au Conseil d'Etat de permettre à la femme mariée d'obtenir un passeport sans l'autorisation maritale. Elle réussit. Elle intervient auprès des députés et des sénateurs pour que la loi sur le vote vienne en discussion. Elle ne réussit pas toujours. Au théâtre du gymnase à Marseille, dans la salle des fêtes de Rouen, dans le préau d'une école à Bordeaux, partout où elle prend la parole, à

n'importe quelle occasion – une fête des enfants, une distribution des prix –, elle revendique pour la femme le droit de suffrage afin qu'elle devienne un « citoyen complet ». Elle n'hésite jamais à rappeler qu'elle est féministe. Ce n'est pas Françoise Giroud, pourtant secrétaire d'Etat à la Condition féminine, ni la pauvre Nicole Pasquier, simple déléguée, renvoyée dans ses foyers lyonnais, qui auraient tenu de tels propos. Mais, comme on le sait sans doute, la première n'est pas féministe et la seconde est plutôt timorée. Ce qui n'était pas le cas de Cécile Brunschvicg.

Le gouvernement de Léon Blum eut une brève existence – il démissionne en juin 1937 à la suite de la limitation par le Sénat des pleins pouvoirs qu'il demandait –, et C. B. ne put, pendant ses fonctions officielles, mener à bien son vaste programme. Elle reprend le combat au sein de l'« Union française pour le suffrage des femmes », tente de convaincre les parlementaires, de droite et de gauche, que le droit de vote n'éloignera pas les femmes de leurs fourneaux ni de leurs berceaux – et pourquoi pas ? –, comme si le fait de voter empêchait les hommes de manquer à leurs occupations ! Avec des amies avocates, journalistes, enseignantes, elle cherche à donner aux femmes ces quelques notions d'éducation civique qu'on leur reproche de ne pas avoir, comme si on avait, dans un quelconque pays du monde, réclamé aux hommes d'avoir des notions d'éducation civique pour voter.

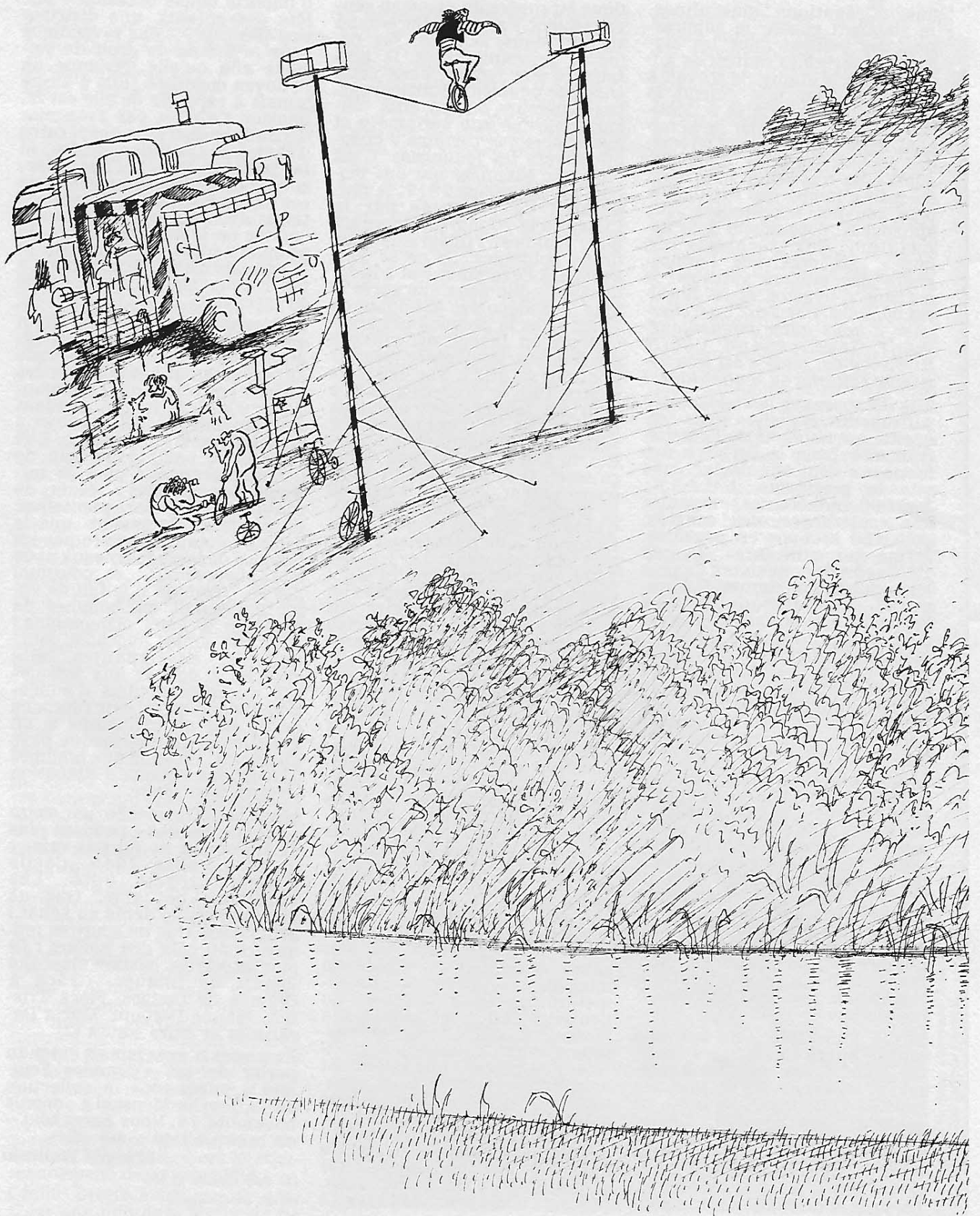
Mais la lutte menée par cette « Grande Femme » pendant plus de trente ans ne fut pas vaine : le 21 octobre 1945, Cécile Brunschvicg a voté. Les Françaises ont voté. Que de grincements de dents au Sénat ! Et ailleurs. Que de sourires moqueurs au coin des isolements ! Le plus important bastion masculin venait de tomber. Grâce à Olympe de Gouges, Flora Tristan, Jeanne Derouin, Maria Deraismes et leurs sœurs (2).

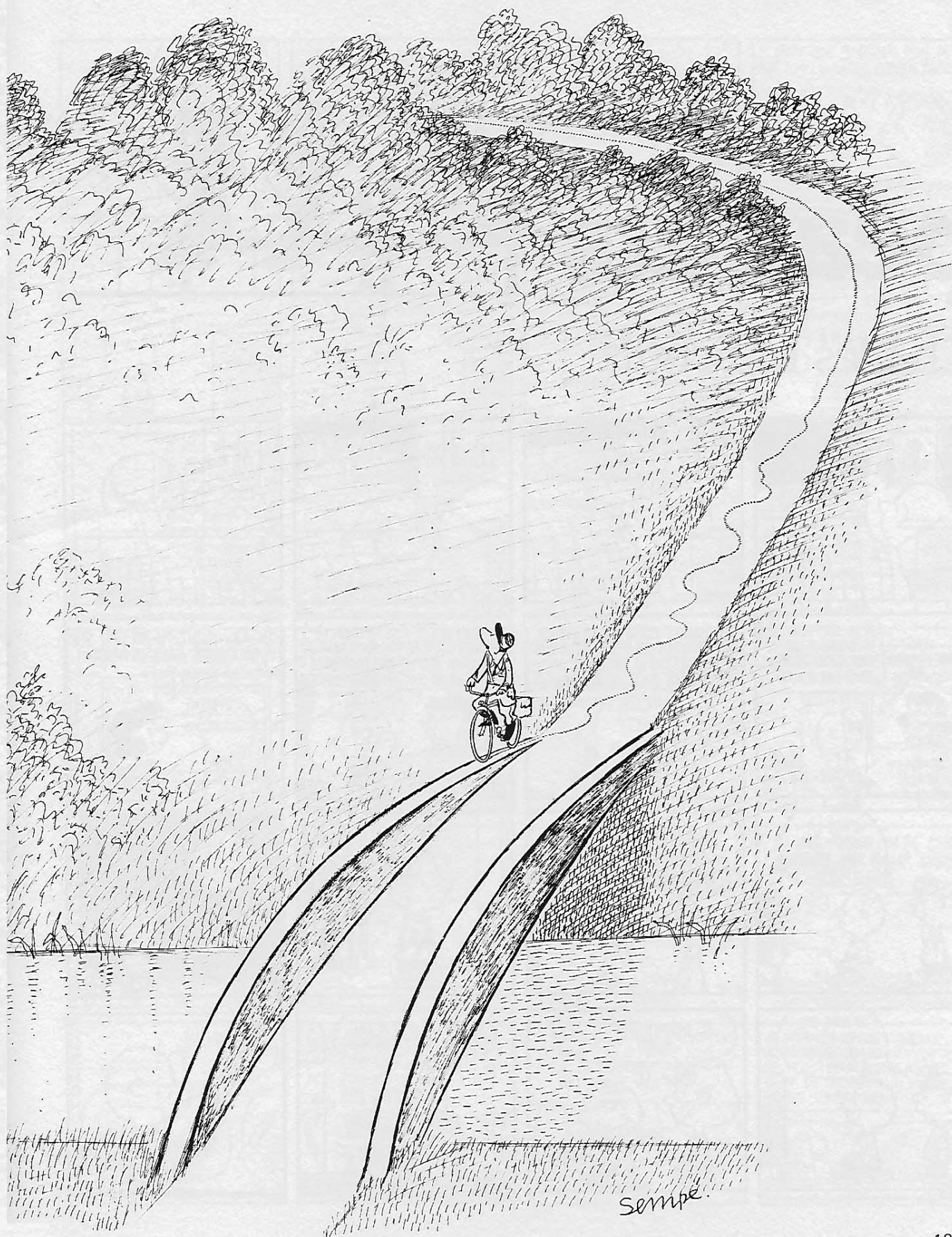
Et si vous n'avez jamais entendu parler de ces « Grandes Femmes », payez-vous la collection de « Charlie-Mensuel » depuis novembre 76. Vous aurez tout – ou presque tout – sur elles.

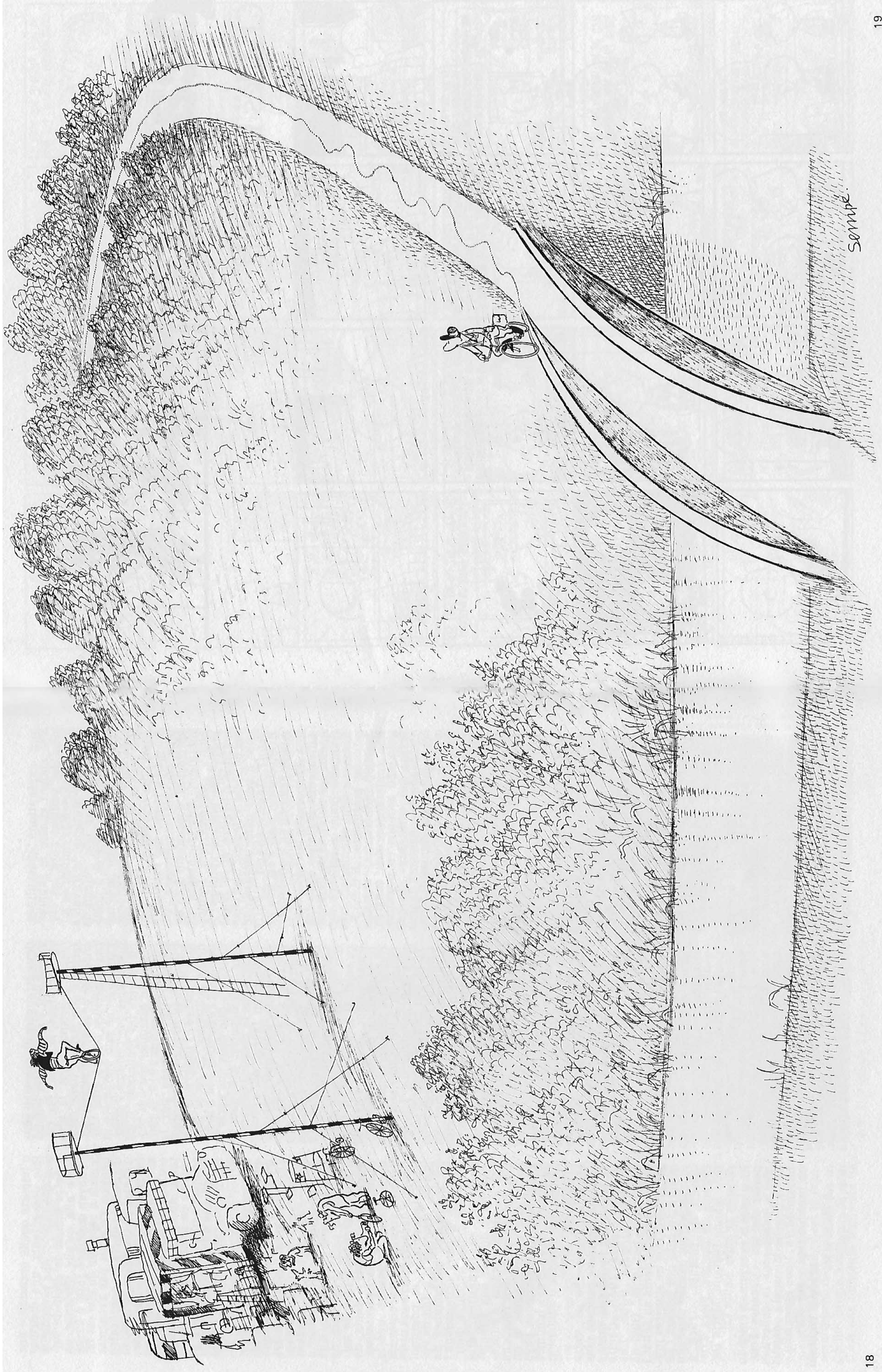
Maryse Wolinski

(1) Voir Charlie n° 105

(2) Et De Gaulle.



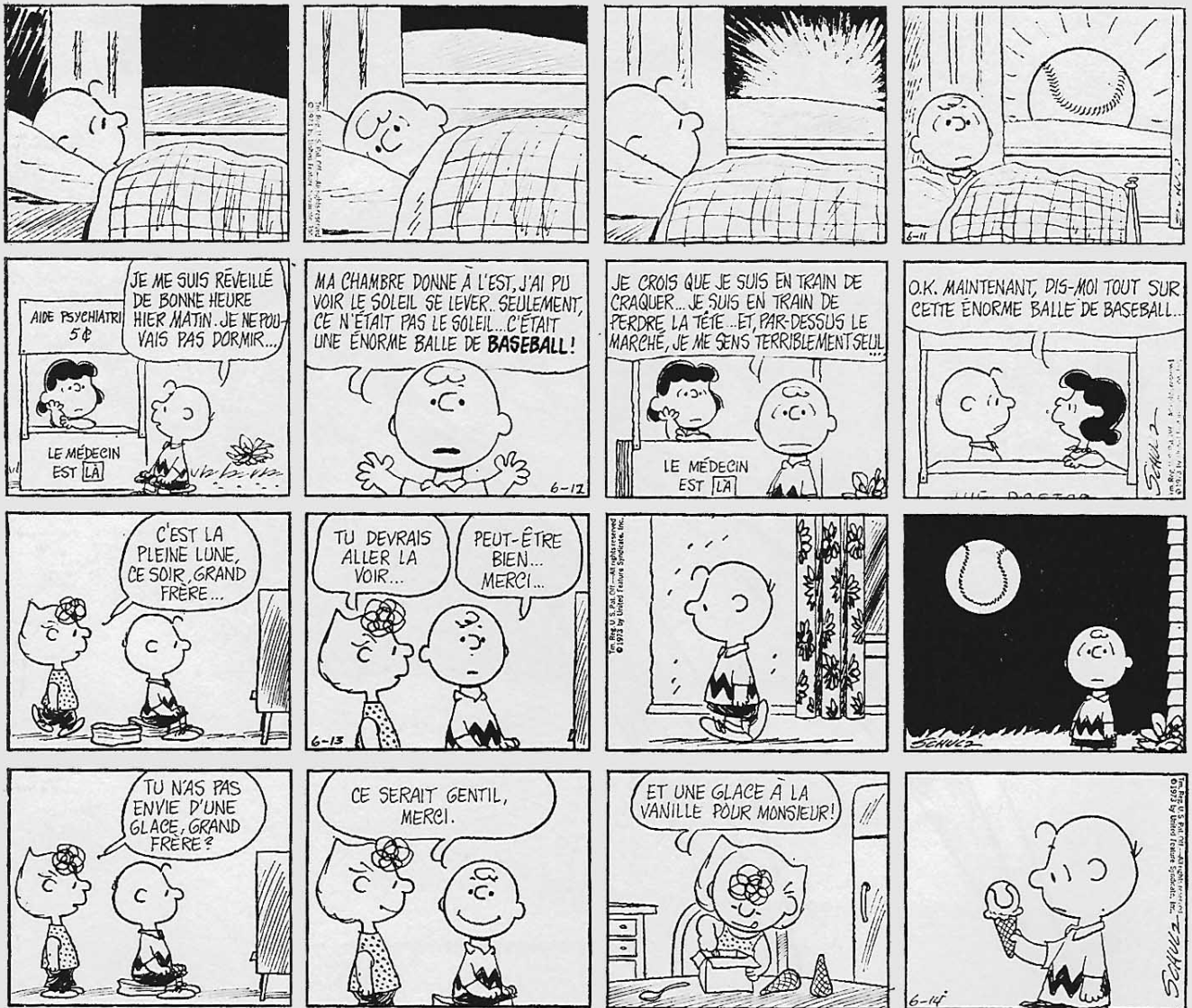
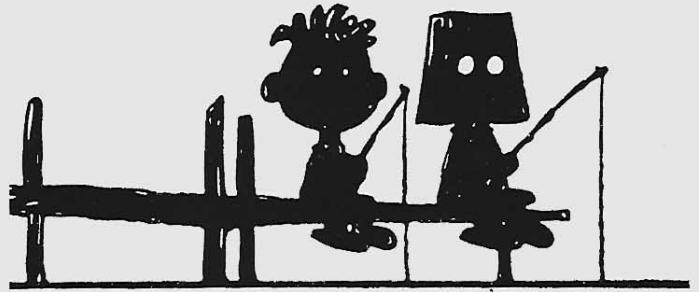


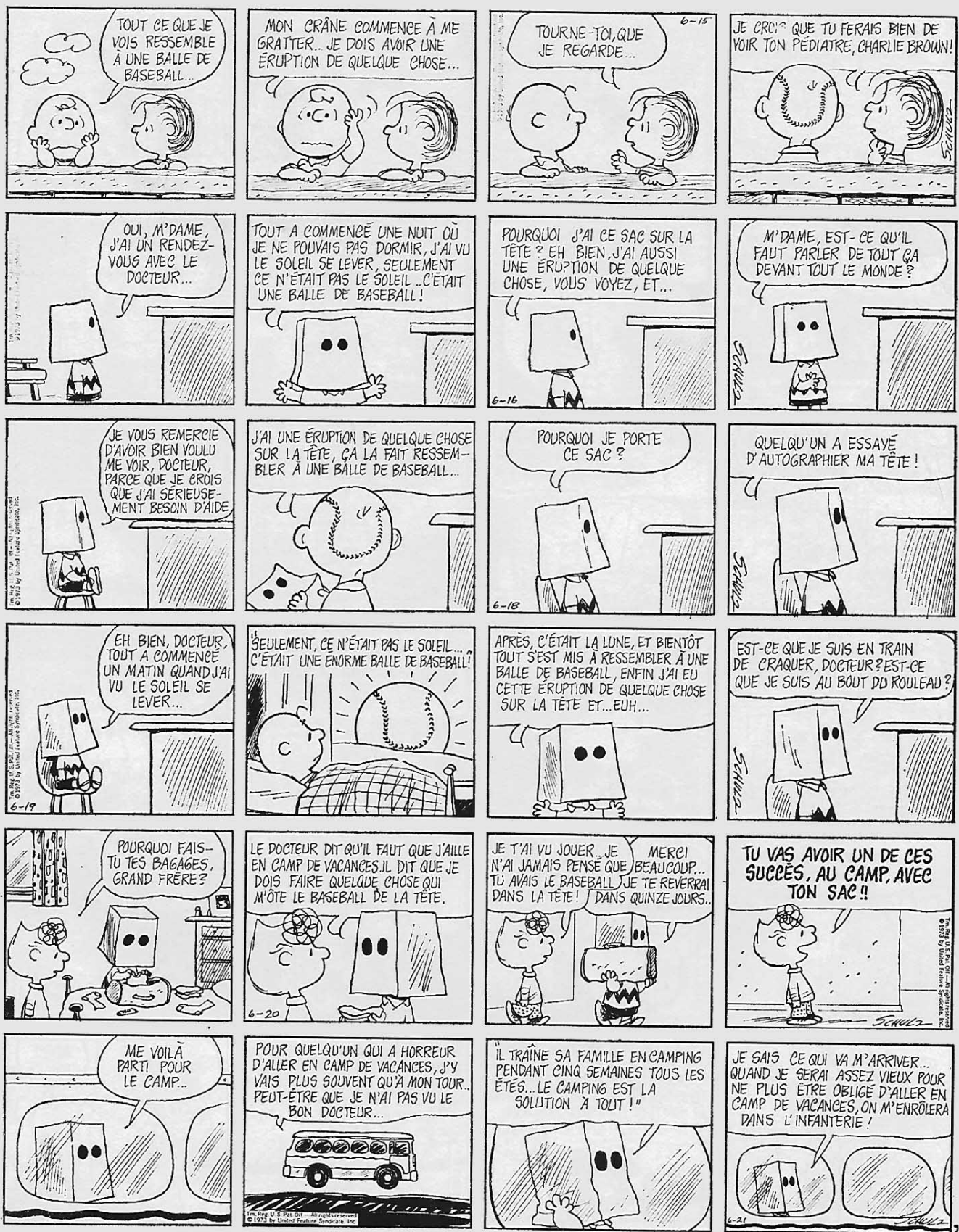


some

peanuts

Charles M. Schulz









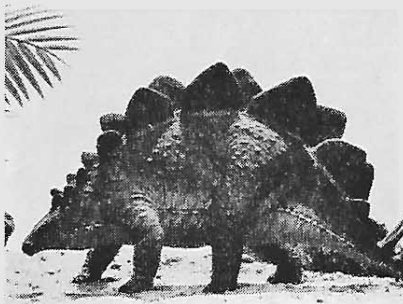
Fermez vos gueules et lisez pendant que j'regarde la télé.

Epistolier parlait un jour de la bande dessinée didactique ou éducative. Il dénichait là un oiseau (relativement) rare. Il n'en est évidemment pas de même dans le milieu du livre pour enfants, où la moitié de la production a un but directement éducatif. C'est bien naturel : avant de pouvoir commencer à lire des histoires qui racontent..., un enfant devrait commencer à posséder les éléments qui lui permettent de comprendre la manière dont un livre raconte une histoire. Il devrait y avoir des livres sur la narration, sur la figuration, sur le détournement ou l'enrichissement du vrai ou du vraisemblable, sur l'inventé et le magique.

On pourrait aussi trouver des ouvrages qui recensent le quotidien (famille, travail, école, maison, rue, société, etc.) et s'essaient à déterminer comment ces éléments de quotidien peuvent être réduits à l'état d'images fixes, à deux dimensions, sur un livre d'images. Le processus de production d'un livre pour enfants devrait pouvoir être raconté aux enfants, de façon qu'ils puissent bien faire le partage entre la carte et le territoire, entre les histoires du vrai et les histoires de l'inventé, et la manière dont souvent elles se mêlent - dans un but qui peut être idéologique. « Ceci est un panier », dit le maître en montrant un panier ; « Ceci est l'image d'un panier », ajoute-t-il en montrant un dessin au tableau noir.

Tout cela devrait constituer une somme de livres instructifs, didactiques, beaux, marrants, politiques. *Devrait*. Mais ces livres-là, vous pouvez toujours les chercher. Ils n'existent pas, c'est-à-dire qu'on doit en trouver quelques-uns qui ébauchent certaines des directions déterminées ci-dessus, pas plus. Le livre éducatif pour enfants ne s'adresse pas à son intelligence (une denrée suspecte, et de toute façon pas donnée en partage égal pour tous), il s'adresse à

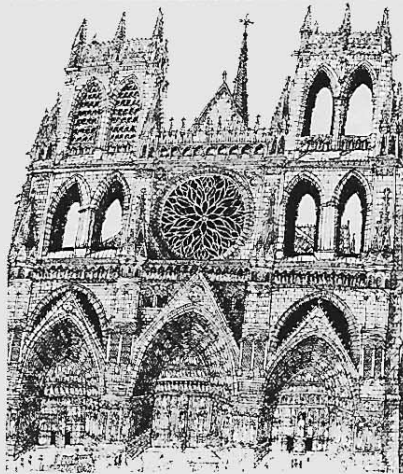
Un dinosaure de Ellis Owen



sa mémoire, l'engrossant de connaissances variées mais lointaines (comme l'école, dont il est l'ombre portée ou le relais) ; il ne parle pas du quotidien, dont il faut se méfier, mais du folklore des époques perdues ou des pays brumeux.

Y a-t-il des livres où l'enfant pourrait comprendre facilement quel métier exactement fait son père ou sa mère, et quelle place, quelle utilité a ce métier pour la collectivité ? Des livres qui parlent réellement de cette collectivité et de la manière dont elle fonctionne, dont elle est née et dont elle s'est étendue ? Des livres qui parlent de la ville, de la campagne et leurs interactions, de leurs luttes et de leur complémentarité ?... J'en cherche. Il peut en exister. Mais, dans ce cas, ils sont durs à trouver, ils sont bien cachés dans les casiers livres-chers-pour-une-élite, et les maisons d'édition à qui je demande des services de presse ne me les envoient pas (*). D'ailleurs, toutes ces questions demanderaient peut-être des réponses un tout petit petit peu politiques, et la politique, ce n'est pas pour ces chers petits. N'est-ce pas ?

Alors, aux chers petits, on leur cause de bestioles rares aux



La cathédrale « synthétique » de David Macaulay.

mœurs exotiques, de civilisations incas ou indiennes (sans préciser qu'elles n'existent plus à cause de leurs grands-papas blancs), de la préhistoire et... des armes et des armées et des guerres, mon dieu comme ça a de la prestance un soldat, crénom que c'est joli la guerre, surtout en dentelles.

Bon. On ne va pas pleurer sur ce qu'on n'a pas, on va faire avec ça qu'on a. Brigitte Bardot, c'est pas pour toi, rabattons-nous sur la bobonne, dirait l'ignoble phallocrate machiste et misogyne de service...

Pour les tout-petits (3-5 ans), on peut recommander *Pastiche et les 36 couleurs*, et *Pastiche et les 36 formes* (1). *Pastiche*, c'est un chien ; c'est avec lui que le chéri apprendra les couleurs et leurs mélanges, ensuite les formes géométriques, avec ce à quoi elles correspondent autour de soi. C'est anglais d'origine, les dessins peuvent paraître laids à un œil adulte et esthète, mais au moins ils sont clairs et amusants.

Pour les plus grands (8 à 13-14 ans, peut-être) qui s'ennuient le dimanche, et le mercredi, et le samedi après-midi (qu'est-ce que c'est que ces parents à la con qui n'ont même pas la télé couleur), on vous recommande dans le même ordre d'idée *Que faire aujourd'hui ?* C'est un album de bricolage, qui est sous-titré « Plus de 100 idées de jeux pour les garçons ». Pourquoi, pour les garçons ? Pourquoi continuer cette idiotie (mais propulsée par une idéologie précise) ségrégation des sexes - l'adorable petite fille aux poupées, le viril gaillard aux soldats de plomb ? On sait pourquoi : chacun à sa place, et la société sera bien gardée. Bref, cet album décrit les recettes pour construire un peu de tout, de la tête de clown jusqu'à la base lunaire complète, en passant par la panoplie de chevalier. Une double page par objet, les explications sont claires et le matériel à utiliser n'est pas onéreux, bouts de ficelle, carton, papier, et tout un tas d'objets de récupération, pots de yaourt, boîtes de pâte dentifrice, bouteilles en plastique, etc. Idéal pour le bricoleur (2).

Le guide explo de la campagne, de François Cherrier et Charles-Henri Vermont (2), fait aussi partie de ces livres pratiques dont



j'aimerais dire le plus grand bien sans arrière-pensée. Celui-ci n'est pas mal du tout (encore qu'un peu brouillon dans son organisation), il s'adresse à tous ceux qui peuvent galoper seuls dans la cambrousse à partir de 10-11 ans (son format « poche » permet de le glisser dans le sac à dos), on y trouve un répertoire des animaux, insectes et plantes, des jeux de piste, de l'artisanat (fabriquer un arc, par exemple), savoir reconnaître le temps qu'il va faire, retrouver son chemin avec une boussole et plein d'autres trucs. Mes réserves : les auteurs, au lieu d'expliquer comment on fabrique une boîte à insectes, auraient mieux fait d'enseigner à leurs lecteurs le respect de tout ce qui vit, et puis il y a aussi un aspect « découvrez la campagne » qui fait un peu trop « Club Méditerranée en Papouasie extérieure ». Mais enfin !

Je sais tout sur la science (2) : Encore un album (grand format, 150 pages) qui devrait nous faire monter l'eau à la bouche. 336 notices, pas moins, chacune accompagnée d'un petit dessin couleur assez rigolo sur toute la « science » moderne, de « ADN »



Les illustrations de Richard Orr sur les « grands singes ».

à « Zooplancton ». Théoriquement, les notices sont claires et bien faites – mais qui expliquera aux chers petits les différences qu'il y a entre la recherche pure, la recherche appliquée et la gadgetisation de la science ? Et lorsque l'auteur (Antoine Icart), à « Centrale nucléaire », ne fait que s'émerveiller sur le fait qu'une bille d'uranium de la grosseur d'un petit pois produit plus de chaleur que 5 000 kg de charbon, et, à « Radioactivité », parle du voilage de pellicules par Curie sans souligner les dangers mortels de la chose, on peut dire qu'il se fout du monde. Il se fout du monde ? Non, il prépare nos petiotis à accepter les yeux fermés l'univers technocratique qu'on consolide autour d'eux. Pouah !

Avec *Pleins feux sur les grands singes* et *Quand, comment vivaient les hommes préhistoriques* (1), on entre dans la catégorie des bouquins flattant le folklore qui sommeille d'un seul œil dans la tête des bambins (et de beaucoup d'adultes). Ne soyons pas méchants, bêtes, injustes. Pourquoi pas ? Quand le merveilleux se fait rare, et le merveilleux est une denrée nécessaire, autant aller le chercher où il se trouve. Ces deux livres sont naturellement des éditions françaises de livres anglais, ils sont bien faits, avec des dessins très réalistes. Celui sur les grands singes est tout particulièrement soigné graphiquement, ça rappelle ces vieilles illustrations hyperréalistes de « Life », faites avec un pinceau mince comme un poil et où chaque détail d'une feuille et d'une fourrure est amoureusement reproduit. Dommage que l'auteur du texte ne consacre que quelques lignes terminales au fait que, hum, peut-être bien que les grands singes sont en train de, heu, disparaître. Cela dit, les livres pour enfants sur la protection de la nature et la pollution sont en train d'exploser, c'est peut-être bien là une bonne affaire, coco, et on en reparlera quand on aura vu un peu plus clair sur la question.

Toutes les armes du monde (tome 1 : De la Préhistoire au Second Empire) fait partie de ces bouquins guerriers (2) que je brocardais plus haut, tout en ne pouvant me retenir d'une secrète fascination pour la chose militaire (allez voir *Barry Lindon* si, par inconscience coupable,

ce n'est pas déjà fait, et vous saurez de quoi je parle). Celui-là, traduit de l'espagnol, est magnifiquement illustré (par un certain V. Segrelles), non pas de manière sèche, à l'anglaise, mais avec un gouaché à pleine pâte, sensuel, gourmand, où les reflets sur les armures et la brume rousse sur les scènes de bataille font un de ces effets ! C'est du Rembrandt, les enfants !

Naissance d'une pyramide et *Naissance d'une cathédrale* (1), de David Macaulay (encore une traduction de l'anglais), sont une bonne coudée au-dessus quand même. Il s'agit de livres de grand format, qui racontent, avec un texte pas con et des dessins au trait, uniquement noir et blanc (avec une certaine maladresse, voulue ou non, qui s'éloigne du strict documentaire et évoque un peu Topor : le résultat est à la fois insatisfaisant et attachant), la construction d'une pyramide et d'une cathédrale, depuis les plans jusqu'à la dernière pierre, avec explications historiques à l'appui sur l'utilité de la baraque. On espère que les volumes se multiplieront et iront jusqu'aux HLM.

Enfin, terminons avec une curiosité à l'usage de ceux qui, comme moi, ont la passion des dinosaures. *Les animaux préhistoriques*, d'Ellis Owen (Editions Gründ) fait suite à dix autres bouquins du genre sur la vie et l'évolution des « lézards terribles », mais la particularité de celui-ci est qu'il est illustré, non pas de gouaches ou de dessins, mais de photos. Evidemment, M. Owen n'a pas pris en marche une machine à remonter le temps pour aller faire une pelloche en pleine XX^e ère secondaire. Les photos sont celles de reproductions en plâtre peint des animaux en question. Comme les maquettes sont en général fort laides et plutôt bâclées, l'impression de relief de la photo donne aux dinosaures une intensité vitale inquiétante, quelque peu surréaliste. Nous donnerons donc à cet album le prix camp et kitsch du mois.

Cela dit, les lecteurs sont autorisés à me signaler les bons bouquins pour enfants qu'ils auraient sous la main, je me ferai un plaisir de reconduire les renseignements à la masse inculte et bavotante.

Andrevon

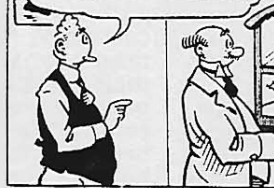
(1) Editions des Deux Coqs d'Or.

(2) Editions Hachette.

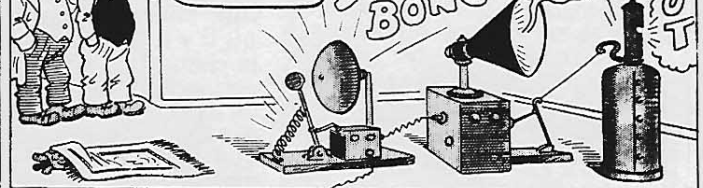
(*) Pour illustrer cet article, j'ai dû découper mes livres, bandes de salauds !

LA CAGE DE L'ECUREUIL

OUVRE SIMPLEMENT CETTE FENÊTRE D'UN MILLIMÈTRE, ET TU VAS VOIR CE QUI VA ARRIVER!



J'AI TERMINÉ MON SYSTÈME ANTI-CAMBRIOLAGE! BONG BONG AU SECOURS! TOUT



JE L'AI RELIÉ À TOUTES LES PORTES ET TOUTES LES FENÊTRES DE LA MAISON!



SCHH! QU'EST-CE QUE C'EST? ON DIRAIT QU'IL Y A QUELQU'UN EN BAS!



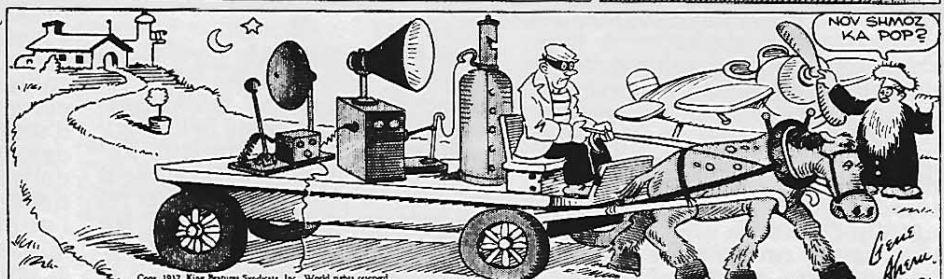
C'EST JUSTE L'OISEAU QUI EST DANS LE COUCOU QUI PREND SA RESPIRATION POUR SIFFLER MINUIT!



MAIS JE SUIS SÛR QUE J'ENTENDS BOUGER QUELQU'UN!



IMPOSSIBLE! PAS AVEC MON SYSTÈME D'ALARME!

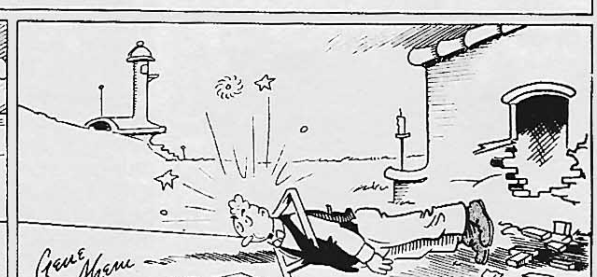
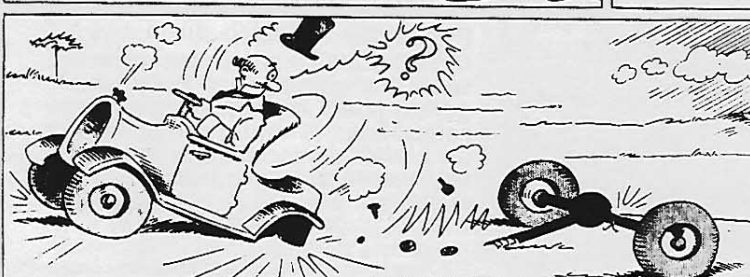
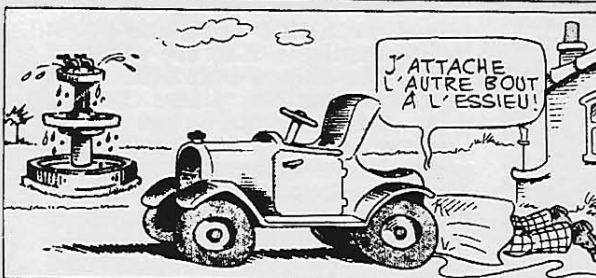


LA CAGE DE L'ECUREUIL

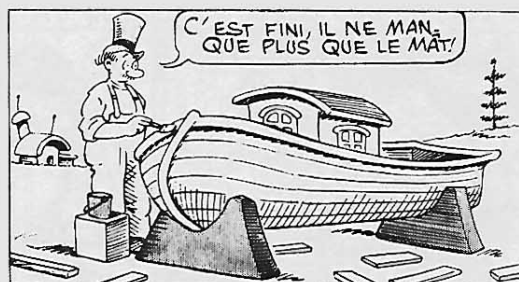
JE VAIS T'ARRACHER CETTE DENT EN UNE SECONDE! ATTACHE CE FIL À PEÛHE SUR TA DENT!



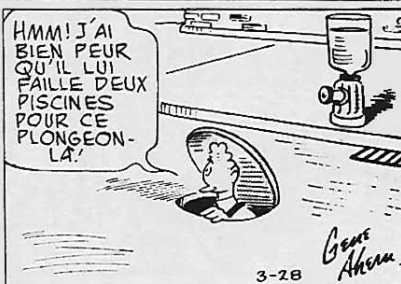
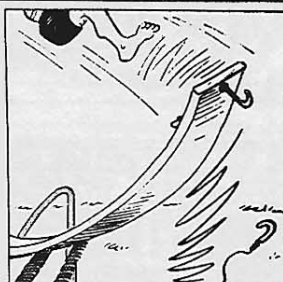
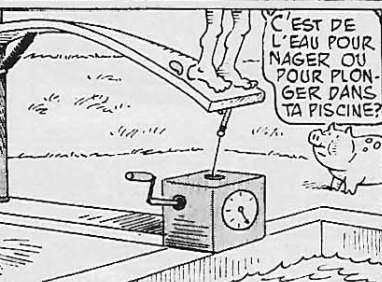
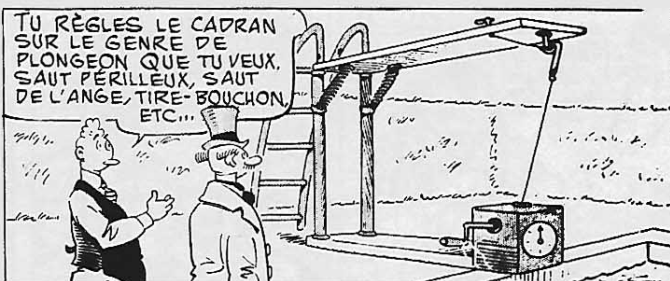
MAINTENANT, JE VAIS PASSER LE FIL PAR LA FENÊTRE. ASSIEDS-TOI ET RESTE TRANQUILLE!



LA CAGE DE L'ECUREUIL



LA CAGE DE L'ECUREUIL



LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR JEAN FRANÇOIS OHLENSHLAEGER LE DOCTEUR AIDE LA VIEILLE





petit dico de la s.f.

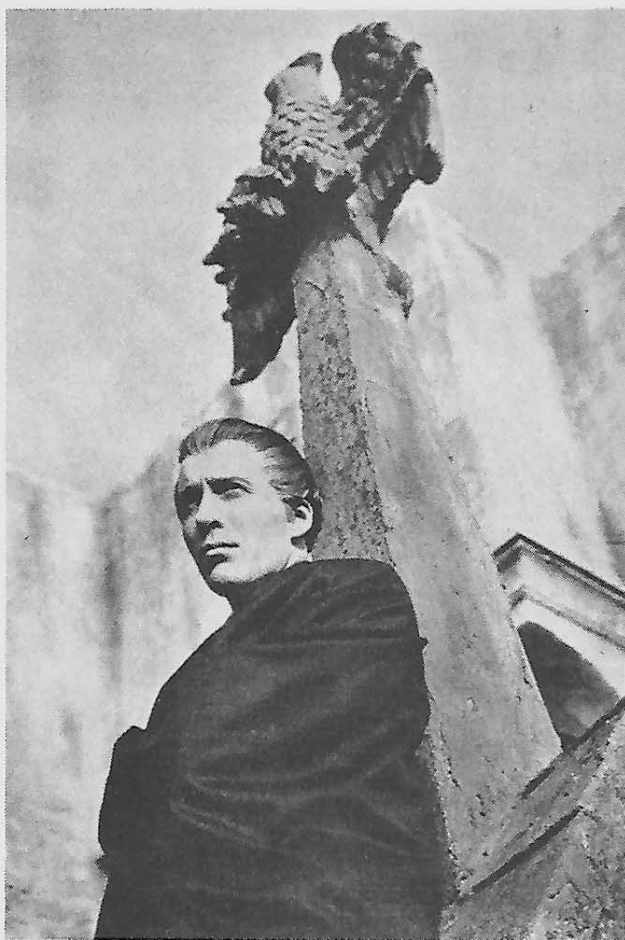


CARTER (Lin) : Écrivain américain né en 1930, rendu fou alors qu'il était un jeune fan par les écrits de Lovecraft et de Robert Howard, le créateur immortel de « Conan l'Yperno-réen ». Devenu grand, Carter, toujours aussi fou, a complété certains manuscrits laissés inédits à la mort de Howard, puis a, par la suite, écrit des aventures originales de la saga de Conan, parfois en compagnie de L. Sprague de Camp. Un autre héros créé par Carter est Thongor. C'est aussi de l'heroic-fantasy, c'est-à-dire qu'il y a des coups d'épée, des dragons et des jeunes filles en détresse, que c'est d'un esprit tout à fait facho et

qu'en plus, le talent du monsieur n'est pas considérable. Pour ceux qui aiment ça, les romans de Lin Carter sont traduits en « Masque/Fantastique » : *La geste de Kadji* (n° 8), *Thongor et le magicien de Lémurie* (n° 11), *Thongor et la cité du dragon* (n° 16).

CAUCHEMAR DE DRACULA (Le) : Film réalisé en 1958 par Terence Fisher (*Horror of Dracula*), sur un scénario de Jimmy Sangster, d'après le roman, *Dracula*, de Bram Stoker. C'était là le troisième film fantastique de Fisher (après *Frankenstein s'est échappé* et *La revanche de Frankenstein*), et son succès immédiat fit beaucoup pour sa carrière et aiguilla dans une direction uniquement fantastique la « Hammer Films » pour une dizaine d'années. Contrairement aux adaptations précédentes (et notamment le *Nosferatu* de Murnau ou *Vampyr* de Dreyer), le *Dracula* de Fisher suivait de près le roman, et surtout ne jouait pas sur le mystère

et le caché, mais montrait au grand jour (ou plutôt en pleine nuit !) les agissements du vampire, présenté par ailleurs comme un être cruel mais séduisant. L'importance des moyens accordés à Fisher lui permit de construire de magnifiques décors et de soigner la couleur, et *Le cauchemar de Dracula* se présente avant tout comme un poème plastique éblouissant (qu'on se rappelle la première apparition du comte en haut des escaliers, ou sa fin dans la chapelle, lorsqu'il est touché par la lumière du jour et tombe en poussière...). Enfin, le film lança de manière définitive Peter Cushing et Christopher Lee (*Dracula*), dont le célèbre duo manichéen fut reconduit, et est toujours reconduit aujourd'hui, à travers des dizaines et des dizaines de films. Certes, *Horror of Dracula* n'est pas un chef-d'œuvre, mais il est certain qu'il fait partie de ces œuvres qui lancent une mode et aiguillent dans une certaine direction toute une pro-



Christopher Lee dans « le Cauchemar de Dracula ».



« Scènes de la vie de banlieue », par Caza.

duction. Aussi est-ce un point de repère important dans l'industrie cinématographique britannique.

CAVERNES D'ACIER

(Les) : Roman d'Isaac Asimov (*The caves of steel*) paru en 1953 en feuilleton dans *Galaxy* et l'an suivant en volume. En France, il a eu droit à quatre éditions successives : dans le « *Galaxie* » national, en « *Rayon Fantastique* », au Club du Livre d'anticipation et finalement en « *J'ai lu* » (n° 404), où tout un chacun peut se le procurer. Le décor est celui d'une Terre du futur, où les restes de l'humanité se sont repliés à l'intérieur de gigantesques villes sous dômes vivant en circuit fermé, alors que la surface de la planète est devenue stérile. D'autres humains ont essaimé sur des planètes d'autres systèmes solaires, mais ne reviennent plus sur la Terre, farouchement isolationniste ; à leur place, ils envoient, pour quelques tractations commerciales, des robots humanoïdes que rien ne peut différencier des humains, à part le fait qu'ils ne peuvent pas tuer. L'histoire racontée est cependant, au premier degré, une enquête policière menée par un inspecteur humain, secondé par un observateur androïde.

Le récit se déroule sur plusieurs plans, et mêle des tendances éparses jusque-là chez Asimov : la description sociologique d'un univers particulier, le thème du robot parfait qui ne peut pas tuer un être humain, l'enquête policière, les rapports psychologiques de crise entre deux êtres antagonistes (ici, l'inspecteur Lije Baley et son second R. (comme « Robot ») Daneel Olwaw – des personnalités qui ont marqué l'univers littéraire de la S.F.). *Les cavernes d'acier* est le chef-d'œuvre d'Asimov (bien supérieur aux cycles des « Fondations » ou des « Robots », pourtant plus célèbres), en cela qu'il présente une cohérence absolue dans la création d'un monde et de ses habitants saisis sous tous les aspects – politique, écologique, sociologique, psychologique, etc. Son actualité n'a rien perdu de son mordant, puisqu'il s'agit là d'un monde surpeuplé vivant dans une économie de pénurie. Ce roman possède une suite, *Face aux feux du soleil* (également en « *J'ai lu* »), qui en est exactement l'envers, puisqu'il s'agit de la description d'un

monde sous-peuplé et extraordinairement riche (une des colonies de la Terre, où Baley et Olwaw vont faire une autre enquête). Inutile de préciser que le tout est à lire si, par mégarde, on ne l'a pas encore fait...

CAZA (Philip) : Graphiste voulant se faire passer pour Français (car son nom véritable est Casamayou – you, et pas yor), et né en 1941. Il a débuté



Caza par lui-même.

dans la publicité, ce dont il a honte. La gloire est venue, il a pu se consacrer uniquement au dessin artistique, qu'il pratique quelque part dans la cambrousse (peut-être en Ardèche, ou en Auvergne), entouré de ses chèvres, de ses lapins, de ses poules, de ses légumes biologiques et de quelques morpions – vie dont il est très fier, même qu'il la ramène constamment à ce sujet, ce qui fait bien rigoler ses amis et admirateurs.

La première apparition de Caza sur le marché des petits Mickeys fut un album en couleurs publié en 1970 chez Eric Losfeld, *Kris Kool*, l'histoire de la balade sur Vénus d'un Terrien confronté à des tas de femmes-fleurs et des symboles féminins très esthétiques comme la « mamontagne » ; c'est une bande très belle, très « pop », dans la continuité de *Pravda*, mais avec des couleurs superbes et agressives (l'influence des travaux de pub est ici évidente), du genre de ce qu'on retrouvera dans le film d'animation de George Dunning, *Yellow submarine*. L'année suivante, Caza rentre à « *Pilote* » et aux éditions Opta ; chez « *Pilote* », il donne quelques épisodes de deux bandes, *Si les costumes avaient des dents* et *La princesse glucide*, mais ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. Pour

Opta, il dessine des couvertures en couleurs pour « *Galaxie* », des couvertures bichrome pour « *Fiction* », des pages de garde pour les volumes du Club du Livre d'anticipation. Beaucoup sont magnifiques, Caza étant au départ plus un illustrateur qu'un créateur de B.D., et son talent étant aussi grand dans la couleur que dans le noir et blanc (il faudrait citer au moins *Davy de Pangborn* et le cycle de *Tachai de Vance*)...

Les participations de Caza à la vie de la S.F. vont d'ailleurs se multiplier : il fait des affiches pour des festivals de films, des couvertures de brochures, participe à des fanzines ou des revues non-professionnelles avec une fougue et un sens de la solidarité rares dans le métier. On le voit même à « *La Gueule Ouverte* » et, depuis quelque temps, à « *Combat Non-Violent* ». On pourrait, ces derniers temps, lui reprocher quelques incursions mystiques (c'est le mauvais côté de la bande dessinée de S.F. actuelle), comme ses continuités graphiques données à « *Univers 06* » ou à « *Nova n° 1* », et sa bande *Sanguine*, dans « *Métal hurlant* » n° 12 – par ailleurs d'une rare splendeur graphique dans le maniement du noir et blanc. Mais ne soyons pas mesquins. Caza, c'est aussi la série de courtes B.D. consacrées aux « *Scènes de la vie de banlieue* » (dans « *Pilote* »), méditations politico-poético-fantasmées sur la chute des villes (qui va être prochainement reprise en album), et c'est enfin le recueil *Fume... c'est du Caza* (Kesseling éditeur), où l'auteur, lâché en liberté sur 40 pages (selon le principe des *Fume...*), se raconte en texte, en photos et en dessins, avec un mélange inimitable d'auto-satisfaction et d'humilité, de verve et de nonchalance, de méchanceté et de bucolisme. Avec ces deux dernières participations, Caza a atteint le sommet provisoire de son talent multiforme : il est très rare de trouver un graphiste qui soit à la fois plein d'humour et doué d'une maîtrise stupéfiante pour le dessin réaliste, qui soit à la fois aussi bon dans la couleur que dans le noir et blanc. Caza a tout ça, c'est l'un des trois ou quatre dessineurs qui comptent en France actuellement. Il faut noter aussi que, comme Buzelli, il met sa gueule dans tout ce qu'il dessine – mais c'est peut-être pour soigner sa publicité.

Andrevon

Bill Tidy

HELLO, IL Y A QUELQU'UN DANS LA RUE? HOU-HOU!

PAR ICI, DORITA!

H99

MON DIEU, ELLE SE PARFUME À QUOI? AU PETROLE OU AU CAVIAR?

NE VOUS OCCUPEZ PAS DE ÇA, MONSIEUR. VOICI DORITA LEFRAIN, EXPERTE EN SITUATIONS COMPROMETTANTES. ENTREZ À L'HOTEL TOUS LES DEUX ET ALLEZ AU PREMIER ÉTAGE, CHAMBRE 14.

ALLEZ, IL FAUT EN FINIR!...

VOUS NE ME PAYEZ PAS À BOIRE D'ABORD?

NON, ON NE ME DONNERAIT PAS D'ARSENIC SANS ORDONNANCE. ALLONS!

ILS SONT TOUS LES DEUX À L'HÔTEL, SIR JOS. JE LEUR DONNE DEUX MINUTES ET JE FAIS INTERRUPTION!

LA CHAMBRE 14 EST VRAIMENT TRÈS PETITE! JE VAIS AVEC VOUS

COMME VOUS VOUDREZ, MAIS ON VA ÊTRE UN PEU SERRÉS

... AVEC LA CAMERA, LES PROJECTEURS, ET...

... LES 23 AUTRES COUPLES EN SITUATION COMPROMETTANTE.

CHAMBRE 14, PREMIER ÉTAGE!

23 AUTRES COUPLES EN TRAIN DE FOURNIER DES MOTIFS DE DIVORCE DANS UNE SEULE CHAMBRE?

RULES NO CORRU IN ROOM OR

LIFT

NATURELLEMENT! VOUS NE PENSEZ PAS QUE VOTRE FILLE ET DITCHLEY SONT LES SEULS À MANCHESTER À VOULOIR SE SÉPARER...

..ET IL FAUT BIEN QUE JE GAGNE MA VIE.

ON NE PREND PAS L'ASCENSEUR?

NON, IL EST OCCUPÉ PAR LA LISTE D'ATTENTE POUR LA CHAMBRE 14!

NOUS Y VOILÀ, CHAMBRE 14.

MESDAMES ET MESSIEURS, JE VIENS DE VOUS SURPRENDRE EN SITUATION COMPROMETTANTE, C'EST-À-DIRE DANS UNE CHAMBRE D'HÔTEL AVEC QUELQU'UN QUI N'EST PAS VOTRE CONJOINT ET À UNE HEURE TARDIVE.

COMMENT VA-T-ON TROUVER DITCHLEY DANS CE TAS?

CELA CONSTITUE UN MOTIF DE DIVORCE ET JE TEMOIGNERAI DEVANT LA COUR, ETC., ETC.... COMME PRÉVU SUPPLÉMENTAIRE, NOUS ALLONS PRENDRE DES PHOTOS. LE COUPLE NUMÉRO 1, S'IL VOUS PLAÎT...

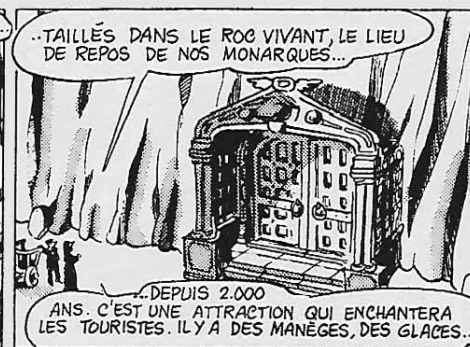
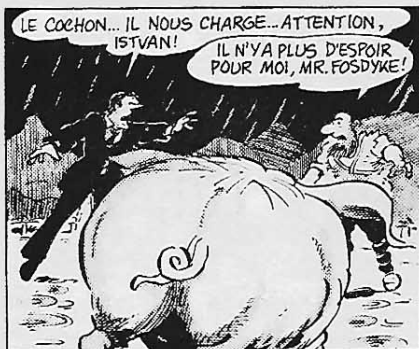
MAINTENANT, MR. DITCHLEY, ESSAYONS UNE ÉTREINTE VOLUPTUEUSE!

NOUS SOMMES UN PEU À L'ÉTROIT M'SIEURS - DAMES...

JE ME SUIS OCCUPÉ DE CES HISTOIRES DE DIVORCE DES DOUZAINES DE FOIS. JE VAIS JOUER DES COUDES.

...SI VOUS POUVIEZ TOUS VOUS COUCHER SUR LE LIT EN ATTENDANT VOTRE TOUR.

HIOO

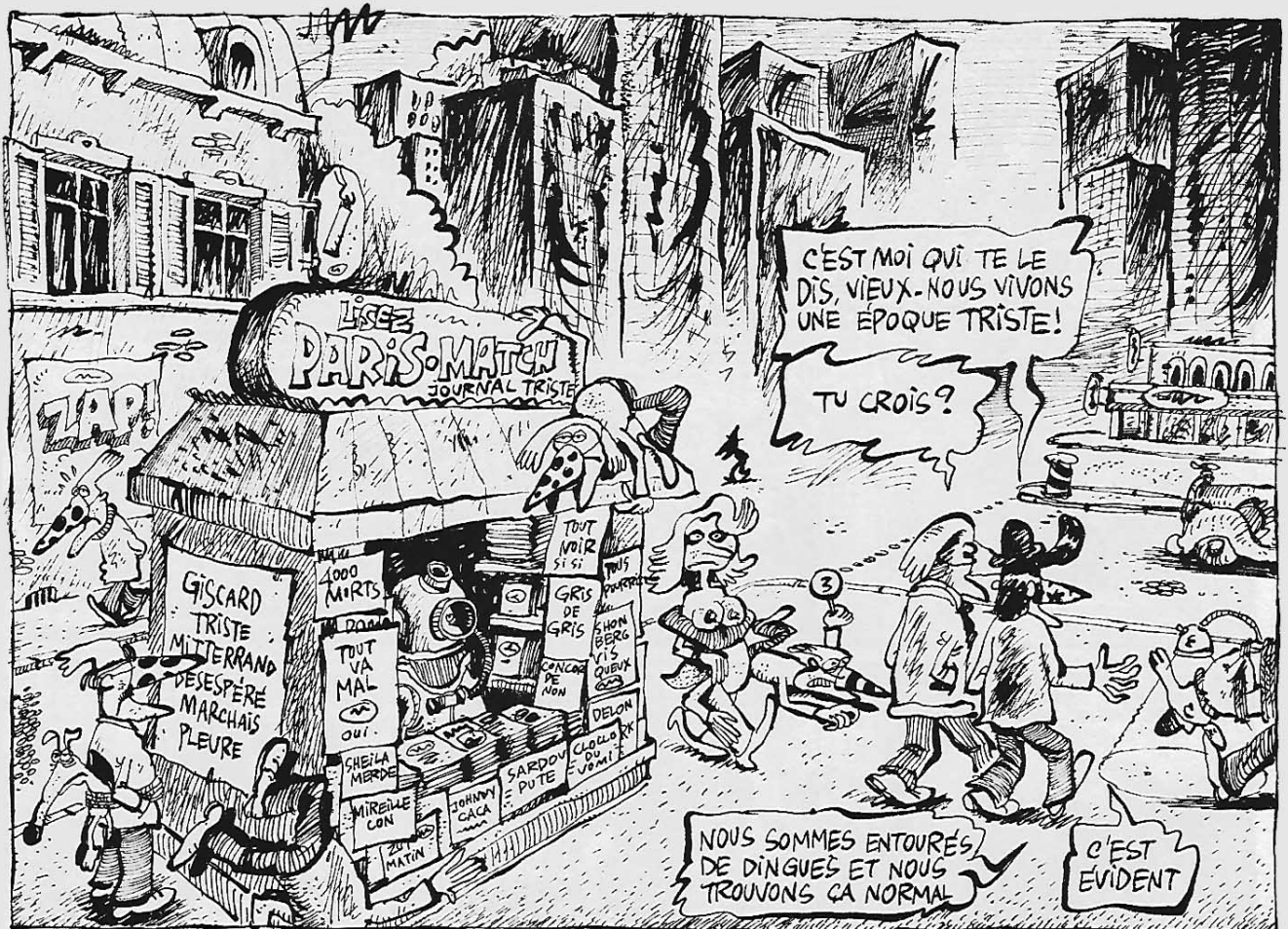


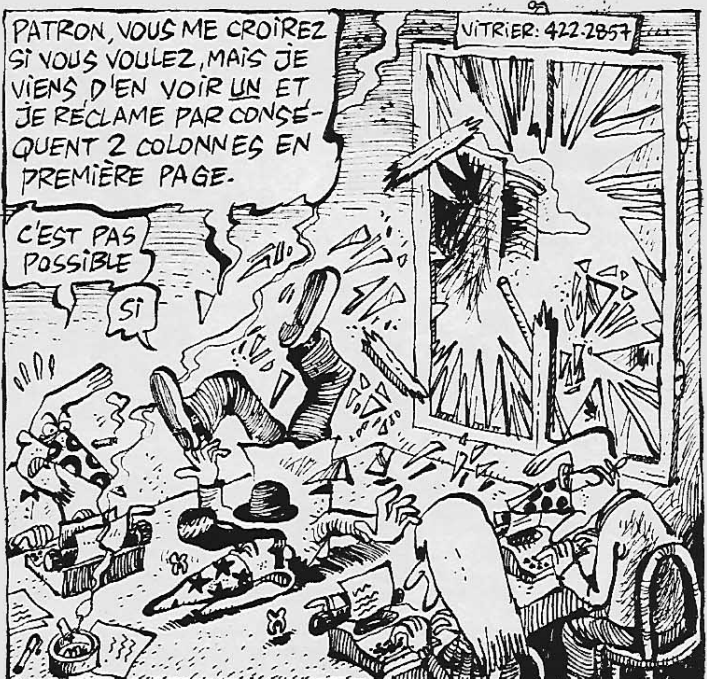


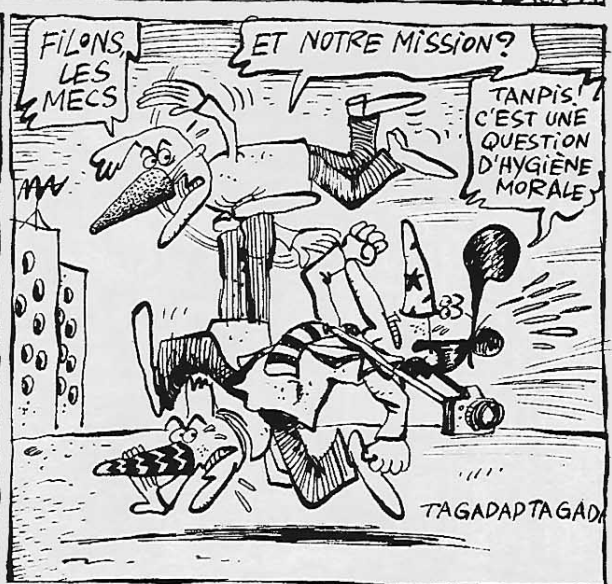
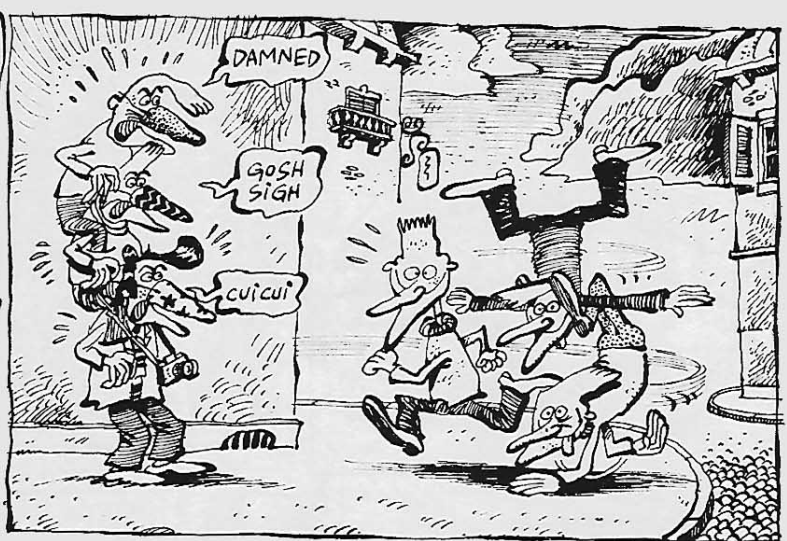


Traduit par M. Pérez

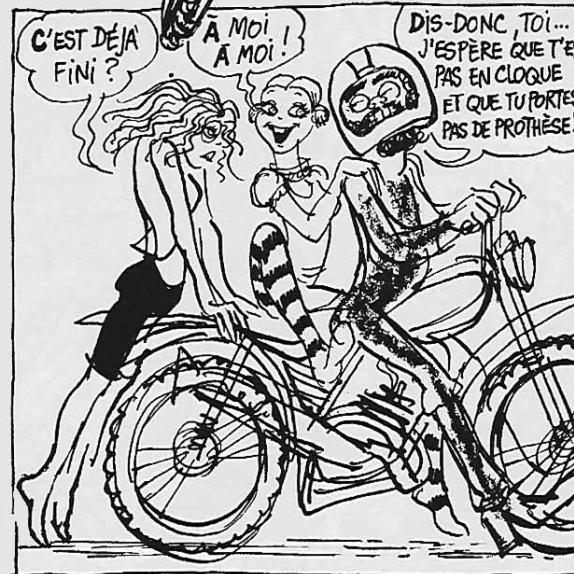
à suivre

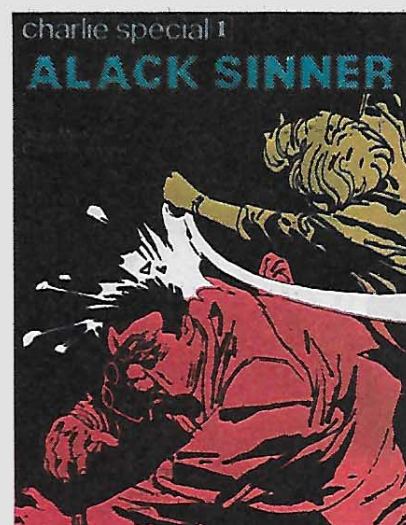
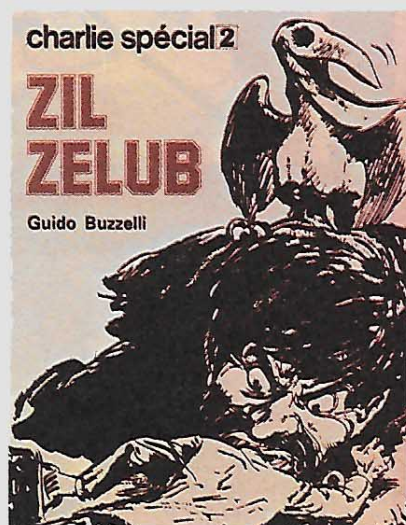
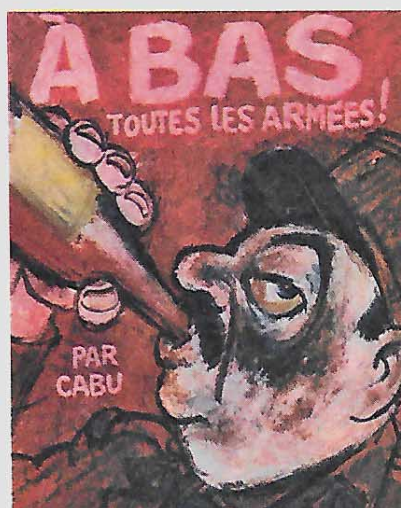
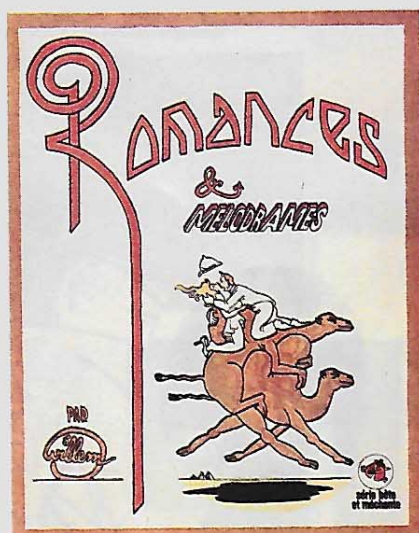
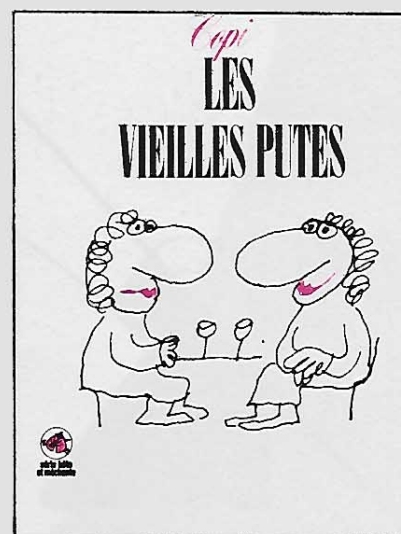
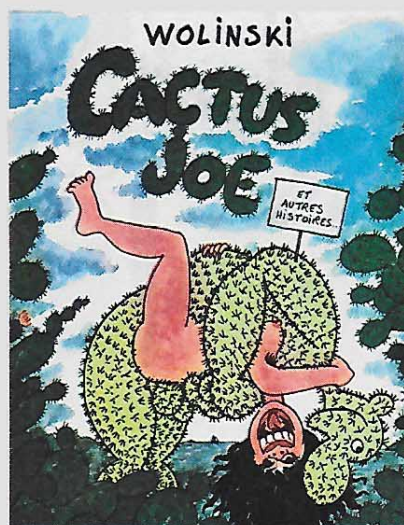
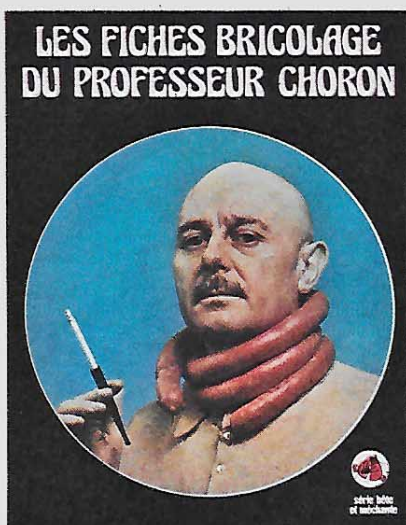




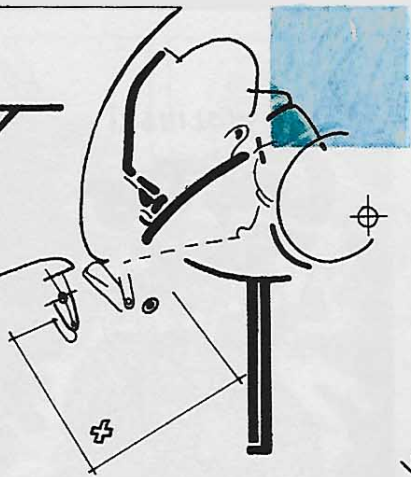
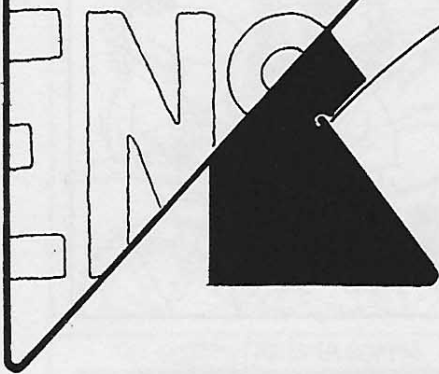








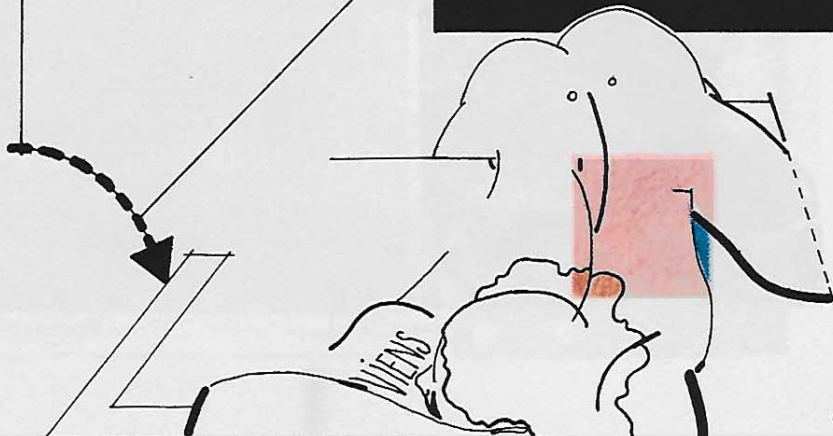
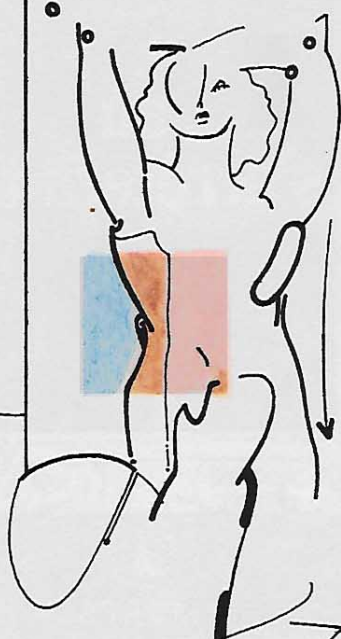
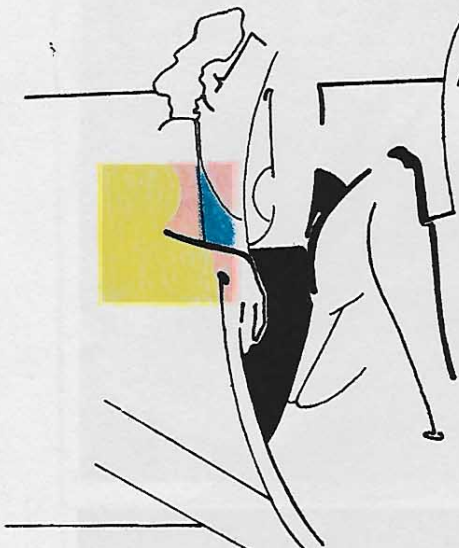
BAUDEL

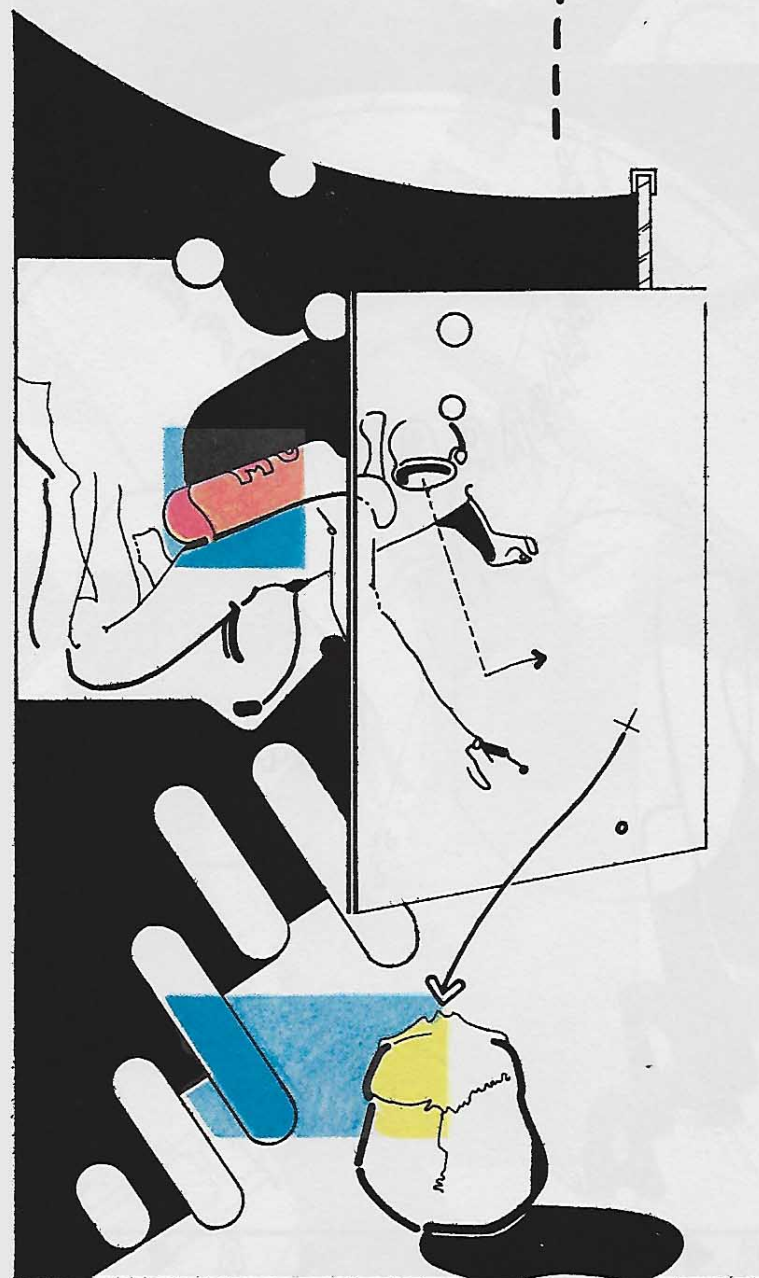
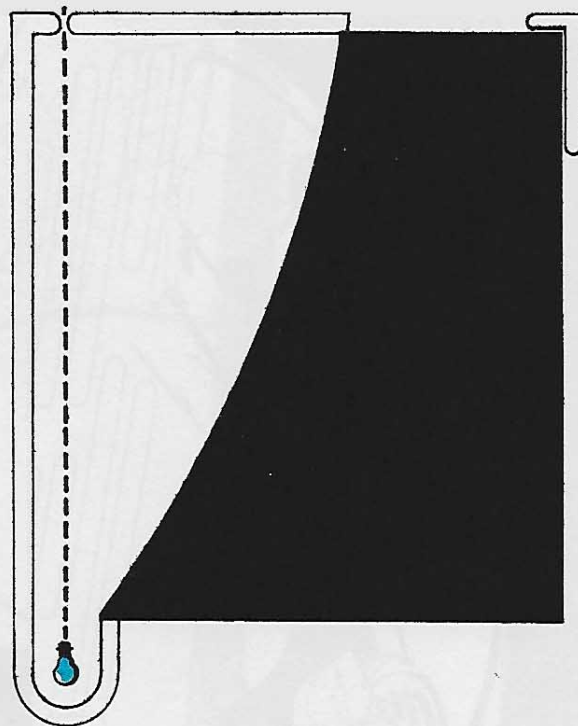
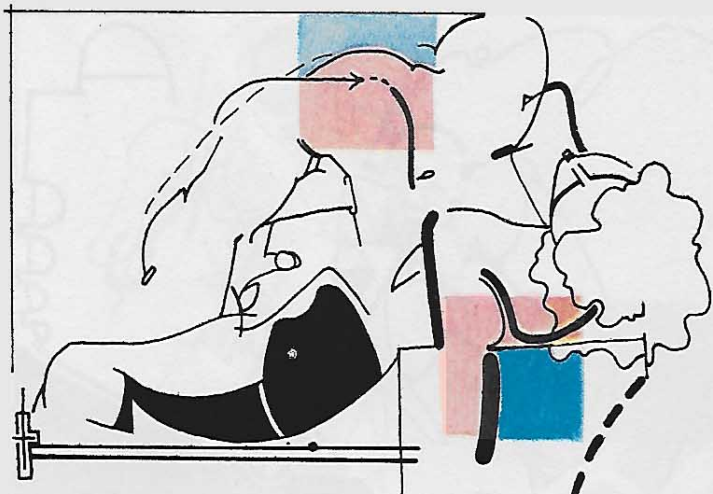


VOUS
COMMENCEZ...

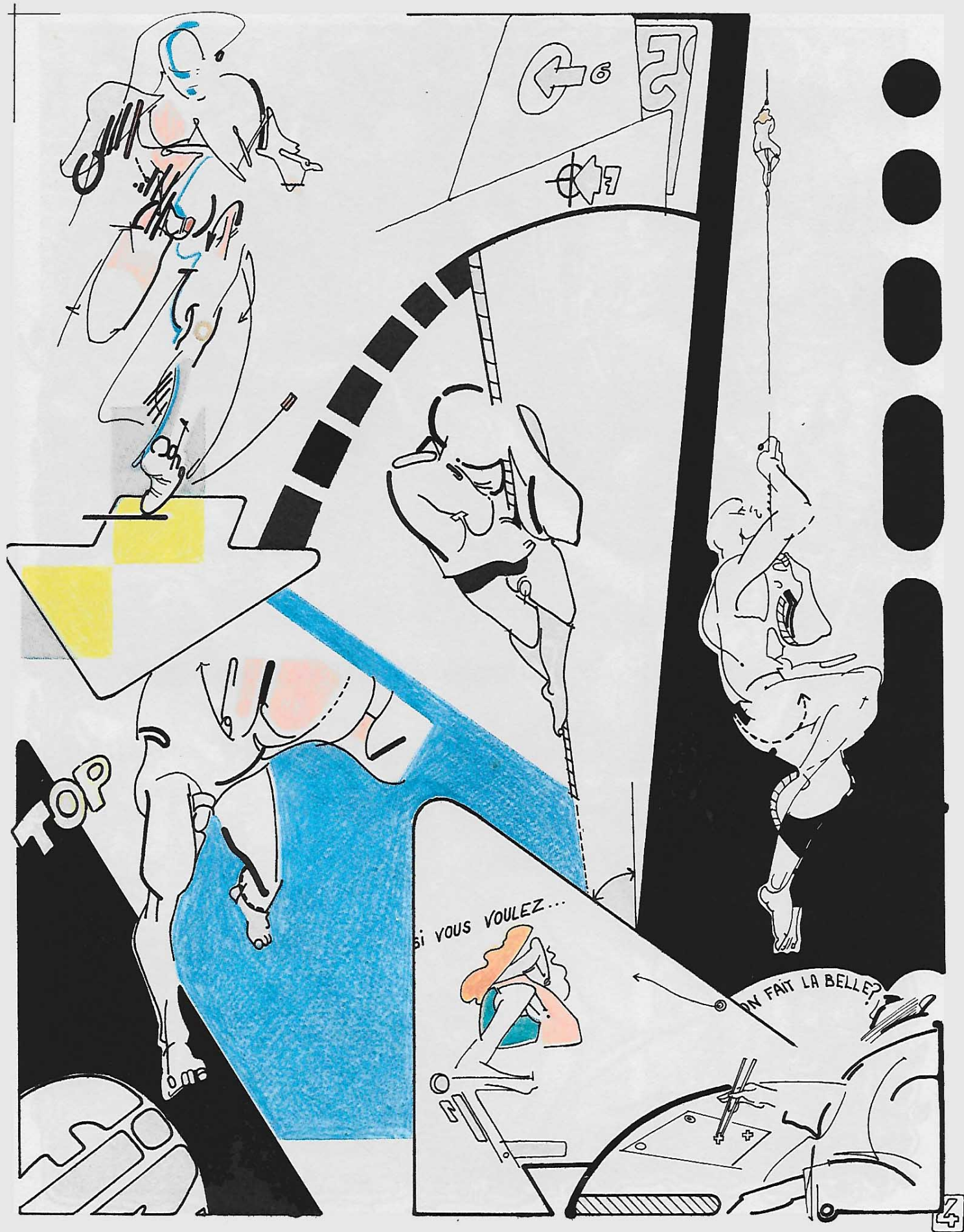


JE SUIS
PRETE...

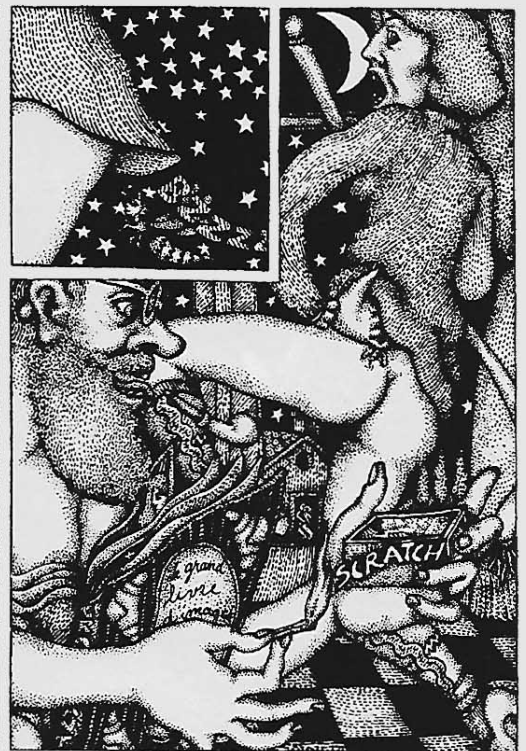
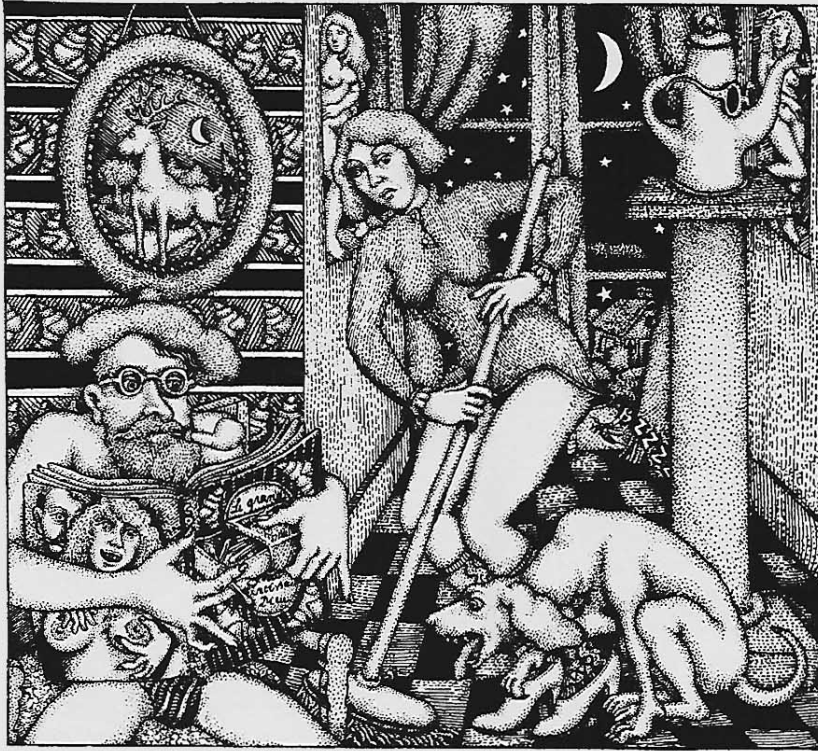


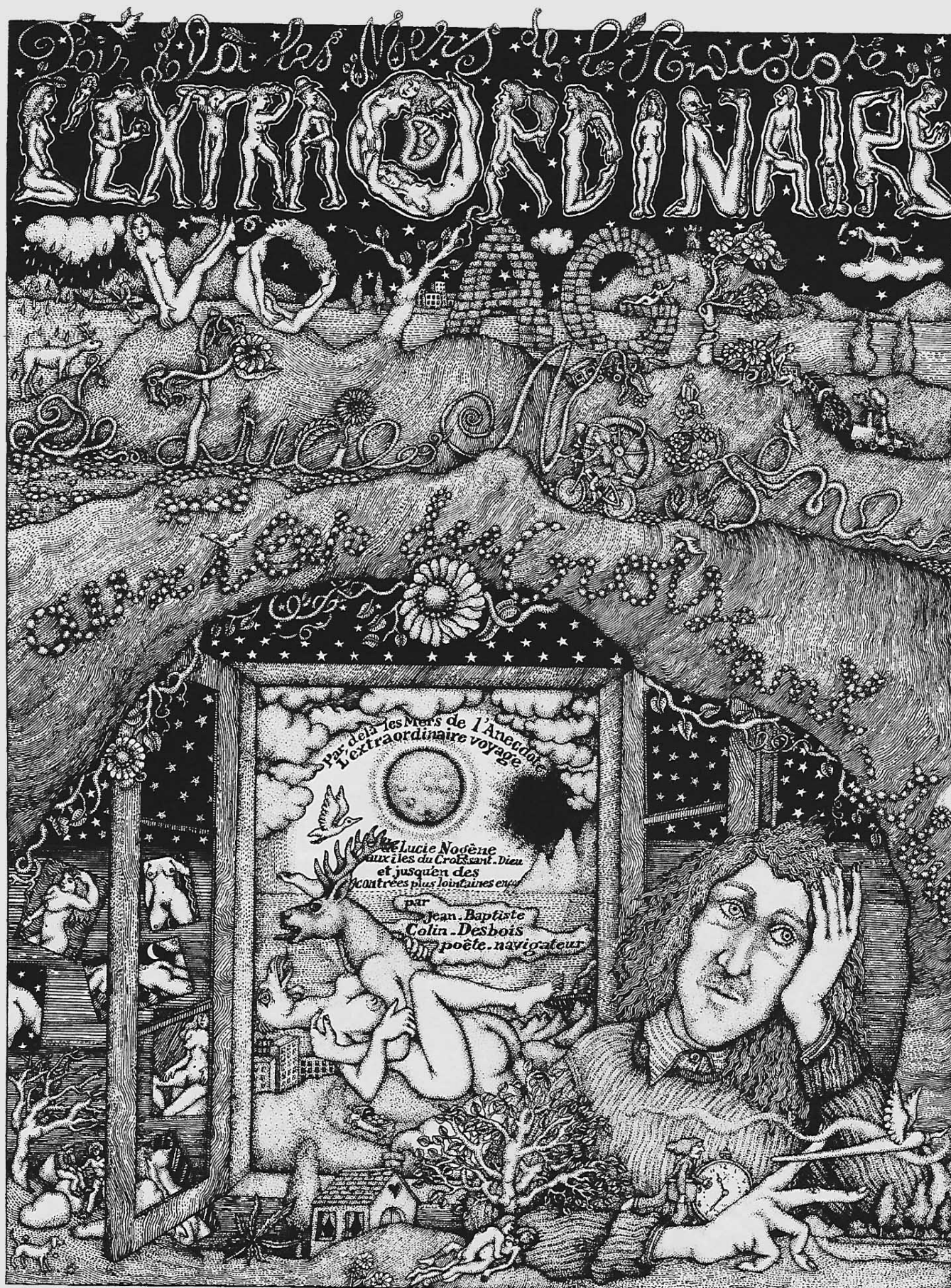




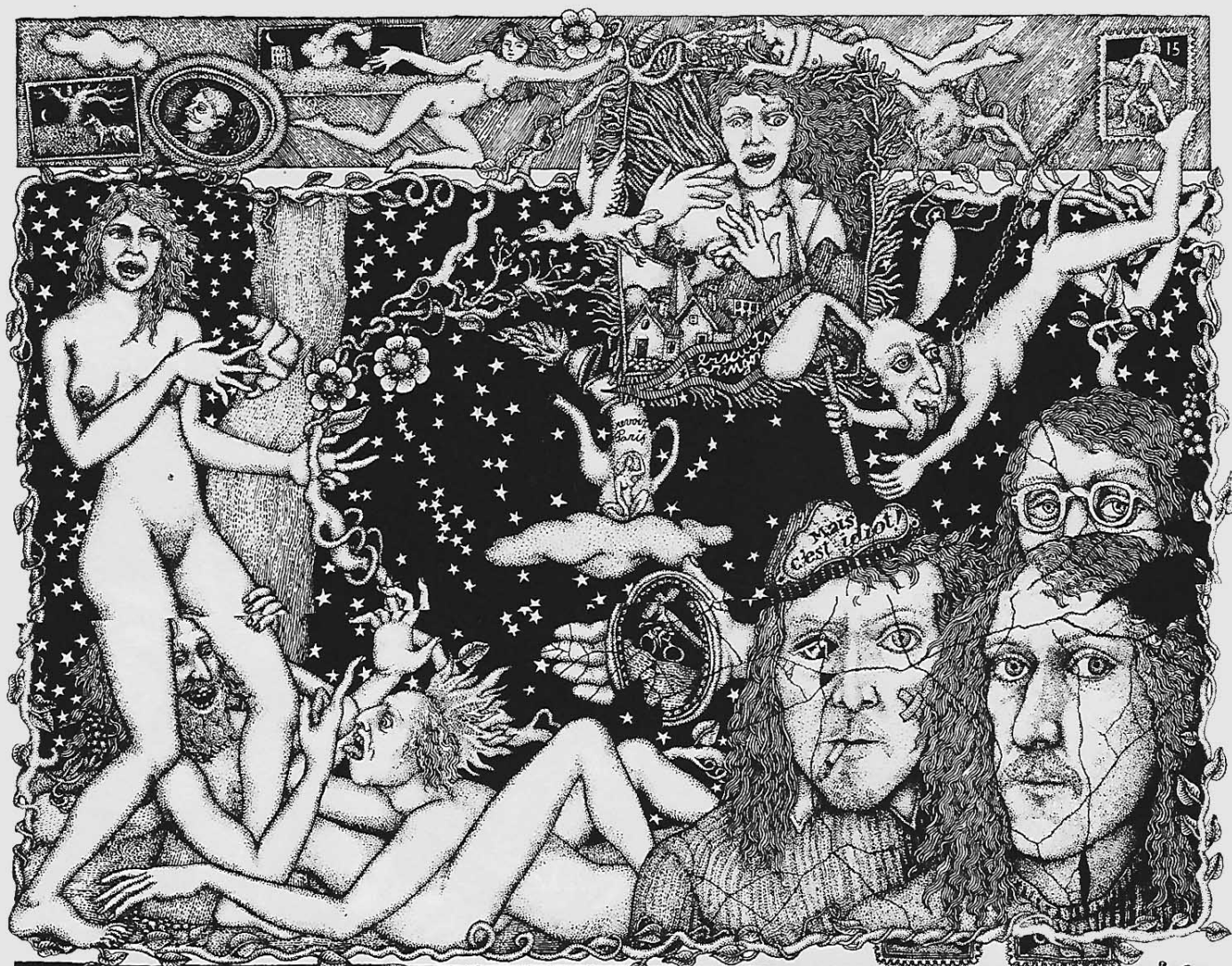




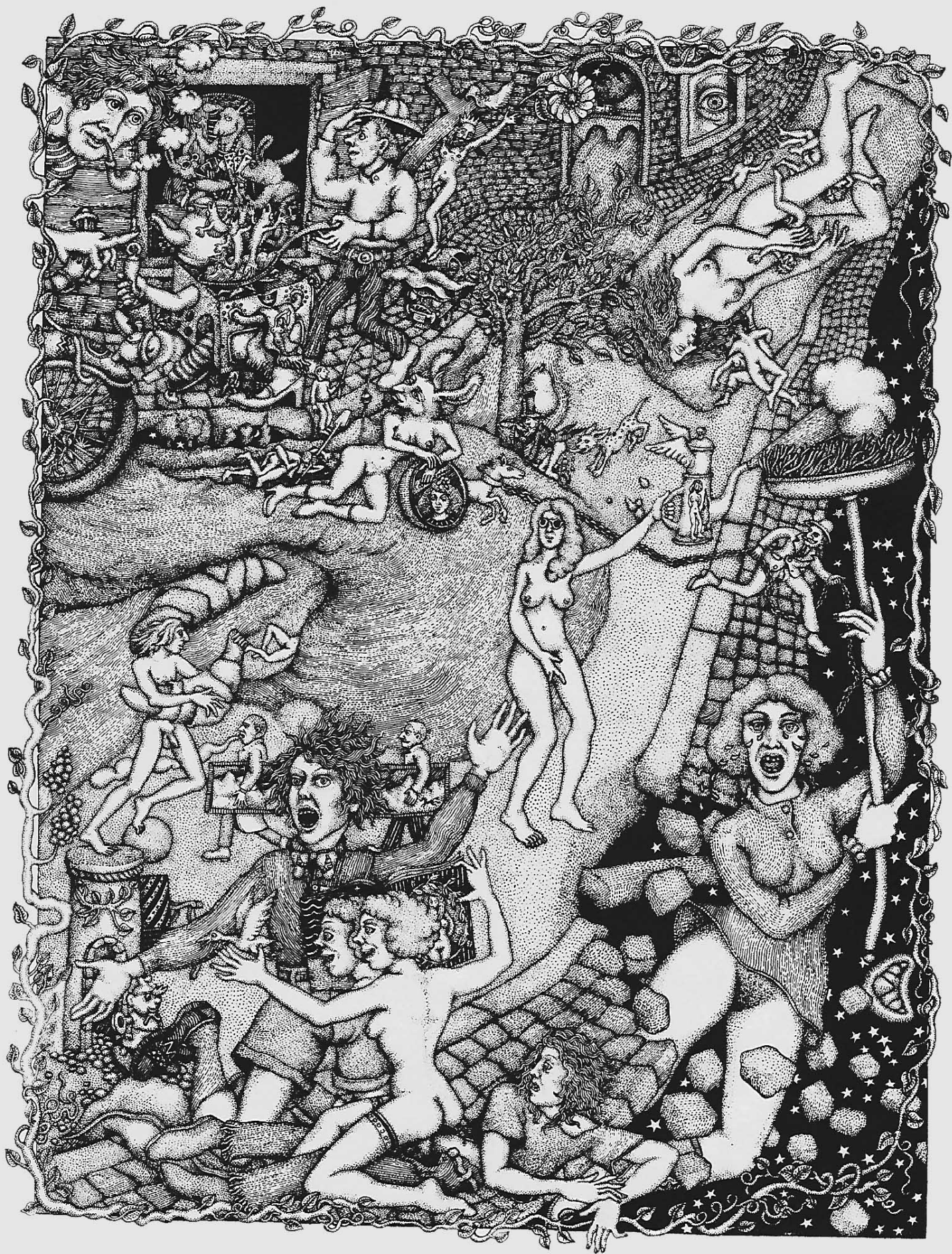


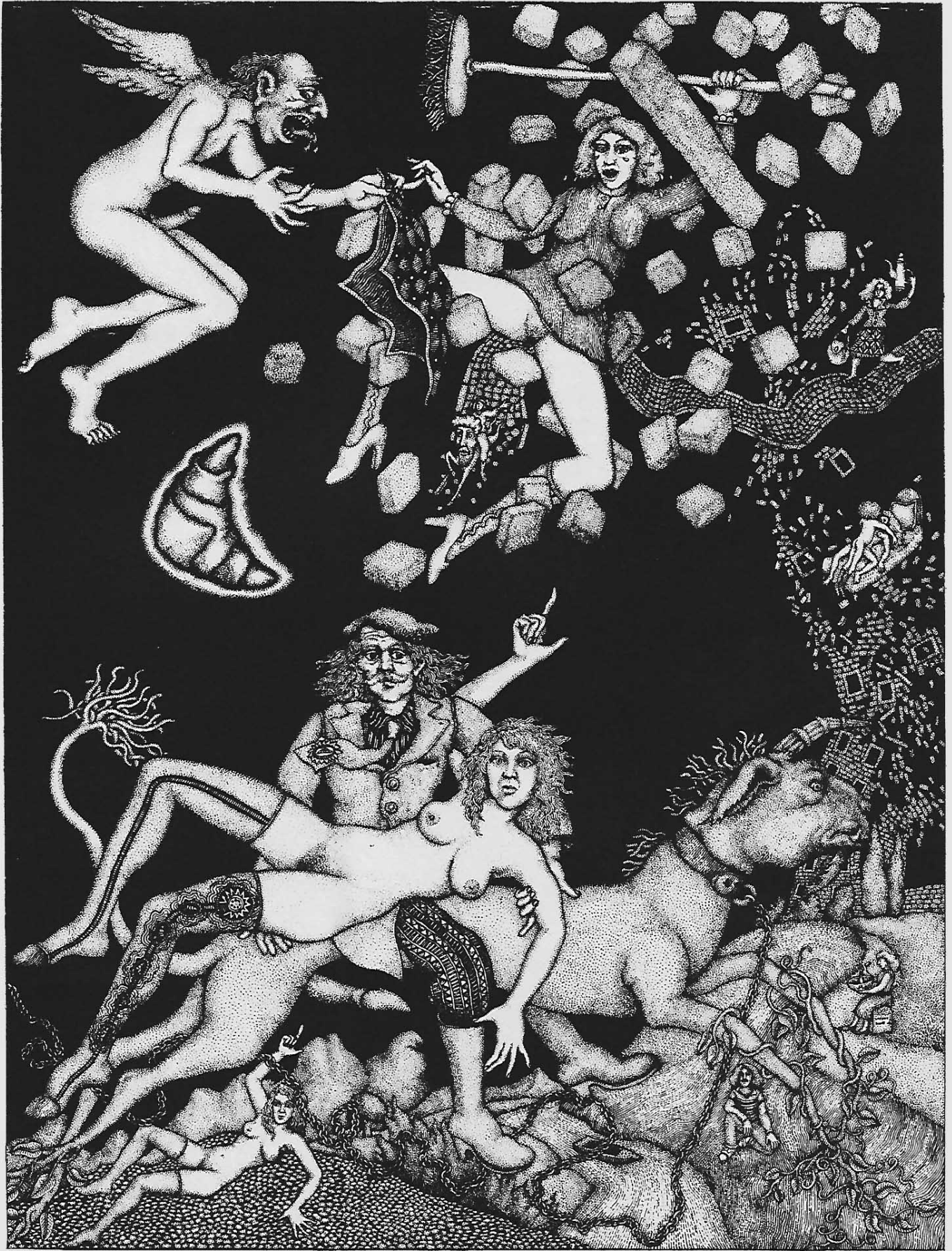




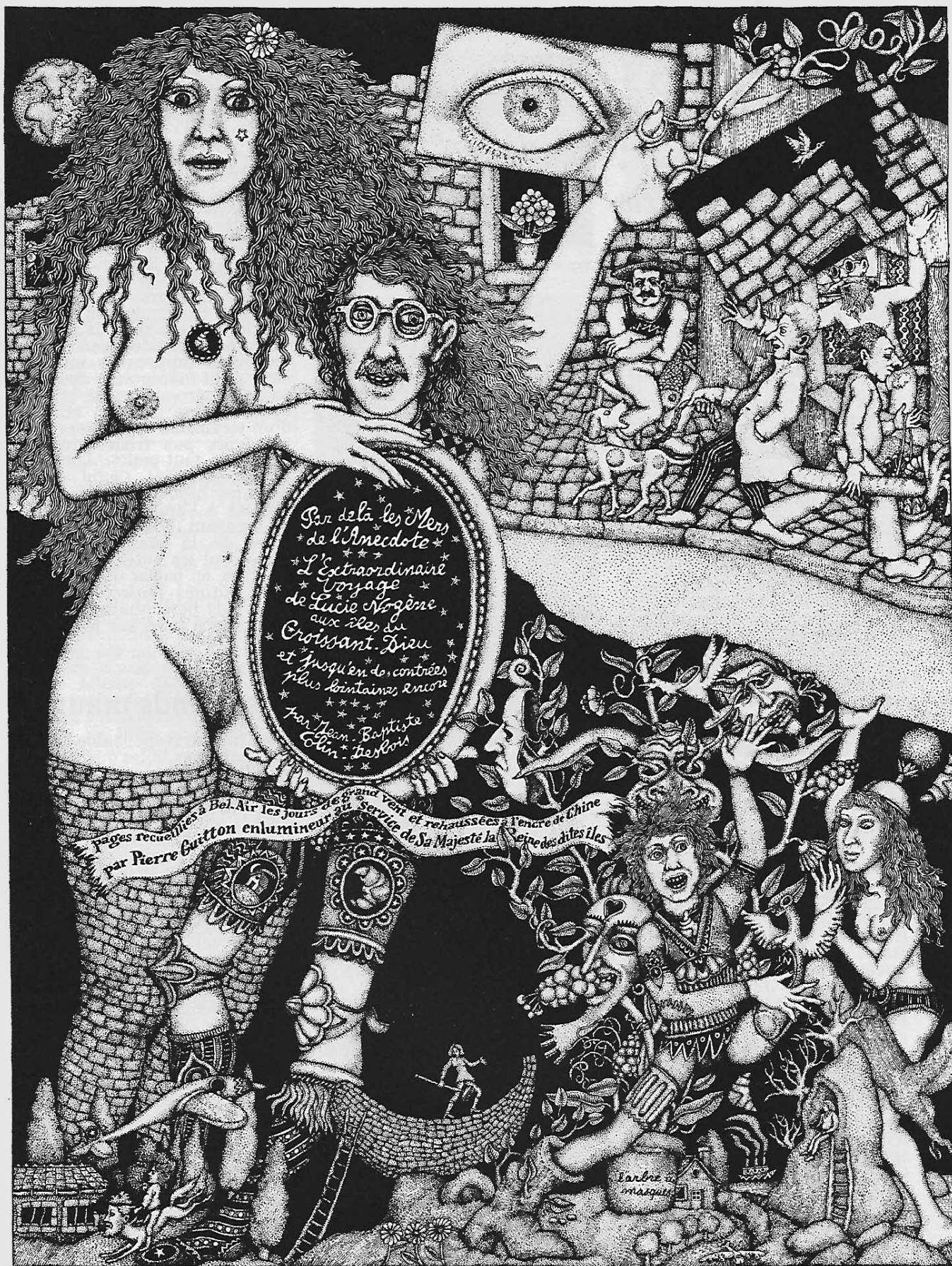












What's up doc?

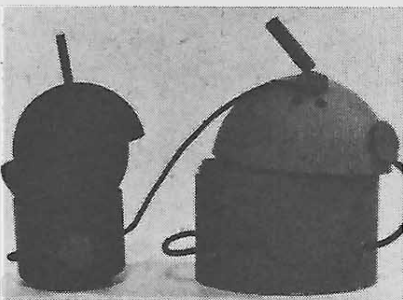
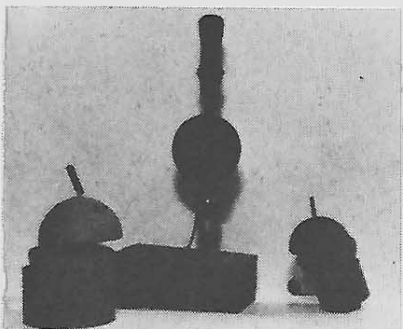
Rivoire et Carret regardent la télévision.

Somptuosité, magnificence, dans une grandiose vision kurbrienne, sur un fond de nuages apocalyptiques, les lettres TF1, dans un délire de couleurs électroniques, traversent les cieux et viennent s'emboîter et s'imbriquer avec l'inexorable régularité de l'animation par ordinateur. Un million la seconde. Les trois chaînes étant sociétés concurrentes, il faut en jeter plein la vue. Ainsi débutent les programmes de TF1. Antenne 2 connut la gloire grâce à Folon et au générique de l'émission « Italiques », aussi confia-t-elle l'ouverture de ses programmes à notre illustrateur national, qui se fit un plaisir de faire voler ses bonshommes, bras écartés, sur fond dégradé... Sur cette même chaîne, Jean-Pierre Chainon réalise de courts interludes, mé-saventures du A et du 2, pas désagréables comparés à leur équivalent de la 1^{re} chaîne : « Les Tiffins », sorte de personnages représentant les lettres TF1 et s'animant (si on peut appliquer ce mot à un tel travail d'amateur) sur les mini-scénarios d'une stupéfiante débilité. Ces résidus sortent du service de Mme Catherine Chaillet. Le service des arts graphiques de la SFP a réalisé une série de dix-huit dessins animés de trois minutes, intitulée *Pachyderm story*, sur un texte assez fou, quelque peu dans l'esprit des *Shadocks* de Jacques Rouxel, réalisée par Gilles Gay et Jean-Pierre Sornin et animée par des gens compétents tels que Michel Altermatt et Michel Gauthier. Fournier et Gay sont également réalisateurs de deux autres dessins animés, *Primo* et *Antivol*.

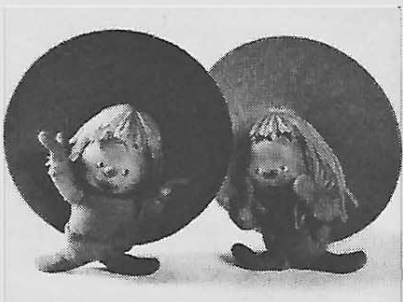
Mais les productions les plus intéressantes sont l'œuvre d'artistes travaillant à l'extérieur. C'est le cas de Jean Tourane, qui réalise les *Taitanfriche*, manège enchanté reconverti à l'âge de pierre. Le chien Pollux a trouvé



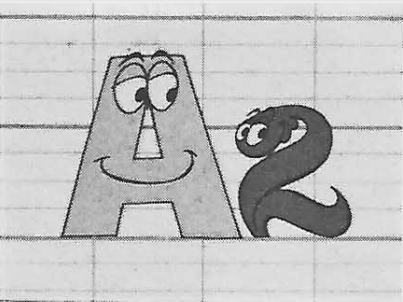
Ray Harryhausen



Albert et Barnabé



Chapi Chapo



son digne successeur, clébard blasé et philosophe. Jacques Bodoïn, comme pour le *Manège*, se charge de toutes les voix des acteurs, marionnettes animées image par image. Grâce à la grande variété des plans et la diversité des cadrages, la mise en scène vit et le feuilleton est une des émissions destinées aux enfants de la meilleure qualité.

Toujours dans le film en volume, les compères Lonati et Bettiol, vieux routiers de l'animation en volume, auteurs de très nombreux et excellents courts métrages, animent la série de *Albert et Barnabé*, épisodes centrés sur les outils (apprendre en amusant...), et manipulent deux personnages grossièrement bricolés, aux bouches tordues, accablés d'un strabisme fort divergent et aux voix pas tristes du tout. Pour les tout-petits, Lonati et Bettiol animent *Chapi Chapo*, dont les héros furent commercialisés à l'américaine (vendre en amusant...). Les deux spécialistes de la marionnette sont également les auteurs de courts sketches, en papier découpé cette fois, intitulés *Trajectoire*, beaucoup plus personnalisés, à l'humour glacé basé sur le running gag.

Les grands mauvais

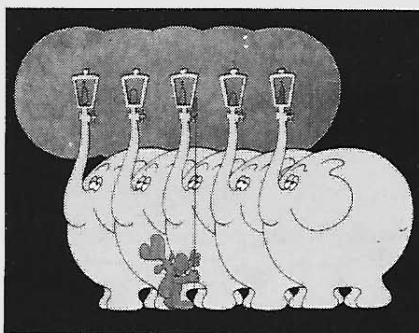
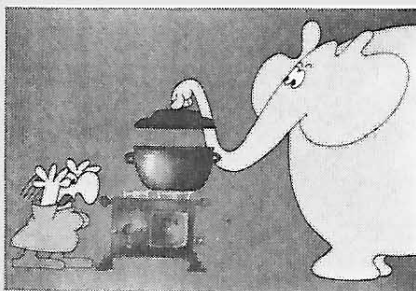
Jean Image, responsable de choses anciennes telles que *Jo et les abeilles*, *Piccolo*, *Bip et Véronique* et *Kiri le clown*, a frappé une nouvelle fois, et très fort : c'est la série *Arago X001* : de la science-fiction nulle comme c'est pas permis (encore pire que dans le journal « Métal hurlant », c'est dire...)

Dans le genre, il y a aussi mauvais, ce sont les innombrables et insupportables séries de Hanna et Barbera, *Les Harlem globe-trotters*, *Le fantôme de l'espace*, *Shazzan*, *Dino Boy*... Il y a quelques décennies, William Hanna et Joseph Barbera obtenaient l'Oscar à Hollywood avec un cartoon ayant pour héros Tom et Jerry. Animation pleine et extraordinaire, gags neufs et dingues. La grande époque du dessin animé américain. Mais depuis 1957, Disney monopolisant le marché du D.A., Hanna et Barbera se consacrent au seul petit coin de libre : les séries bon marché pour la T.V. Ces séries comportent actuellement plus de

Simbad repart pour de nouvelles aventures (*Simbad et l'œil du tigre*). Pour la 3^e fois, Ray Harryhausen, le maître-animateur, confronte le marin des mers du Sud à ses monstres marionnettes animés image par image comme l'était King-Kong, le vrai. Comme dans les précédents *Simbad*, le scénario et les acteurs sont insupportables et les trucages... géniaux. Exception faite cependant des « trucs » simples, tels que l'aurore boréale, la sorcière se transformant en oiseau, effets de lumière peu réalistes. Si le trio de créatures surgies de l'enfer rappelle le combat du 7^e voyage de *Simbad*, si le fauve géant est un peu trop pelucheux, le « trog », ou géant primitif craintif, ainsi que le singe, réincarnation d'un prince ensorcelé, sont animés de façon magistrale. Le singe qui se regarde dans un miroir et qui se met à pleurer est un sacré bon moment d'animation. *Simbad et l'œil du tigre*, à ne pas rater.

quarante titres et sont télévisées dans plus de quatre-vingts pays. Navrant. Mais le fond de l'abîme est atteint avec *Le petit chien*, série roumaine où les gosses sont carrément pris pour des tarés, des débiles ou des adjoints de carrière.

Quand la T.V. présente des séries de qualité (anciens cartoons américains), elle se doit de saccager ses œuvres d'une manière ou d'une autre. Passons sur le *Mighty Mouse* de Paul Terry, rebaptisé *Super Souris*, et dont les génériques ont été supprimés, les films englobés dans les émissions enfantines ayant ainsi toutes leurs chances de pas-



Pachyderm Story

ser pour des productions originales de la T.V... Par contre, la fabrication de bandes sonores, bâclées de surcroît, rajoutées aux chefs-d'œuvre de Pat Sullivan, *Felix the cat*, vieux cartoons des années 30, aujourd'hui mille fois rayés, dessinés sur papier blanc et parfaitement muets à l'origine, est tout à fait scandaleuse. Quant Félix tombe à terre, un point d'exclamation se dessine au-dessus de sa tête. Les « boum shlaaf » rajoutés sont complètement superflus !

Les courts métrages d'auteur

Enfin, côté court métrage d'auteur, la T.V., qui aurait un rôle considérable à jouer pour faire sortir ces œuvres de l'ombre, fait peu.

Le temps d'une émission spéciale, Pierre Tchernia, oubliant « L'Ami public n° 1 », présente huit des meilleures réalisations du festival d'Annecy dans son émission « 100 000 » images ».

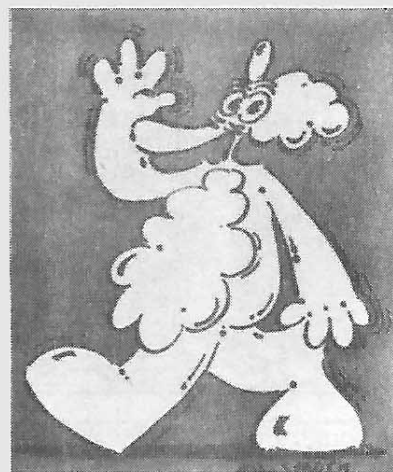
Mais c'est FR3, en particulier grâce à Patrick Brion, qui fait le plus pour le cinéma d'animation d'auteur. Dans « Aspect du court métrage français », P. Brion montre des films tels que, récemment, par exemple, *Illusions*, de Nicole Dufour, ou *Un comédien sans paradoxe*, de Robert Lapoujade. L'I.N.A., quant à elle, produit « Ciné court », où sont présentés de jeunes réalisateurs et leur premier film, tels que Bernard Palacios et sa *Tour d'ivoire*, ou Michel Longuet et son *Fantôme de l'infirmière*. C'est bien peu.

Pour conclure, une vaste enquête, effectuée aux U.S.A., sur le comportement des animaux devant la T.V., démontre que :

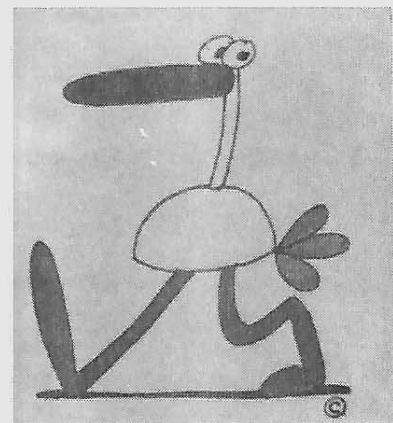
- Les films d'action énervent les chats.
- Les films sentimentaux les laissent indifférents.
- Les chiens sont attirés par leurs semblables à l'écran.
- Les perroquets profitent des émissions pour perfectionner leurs imitations.
- Les singes sont plus particulièrement fascinés par les dessins animés...

Ainsi, Hanna et Barbera n'auront pas travaillé pour rien.

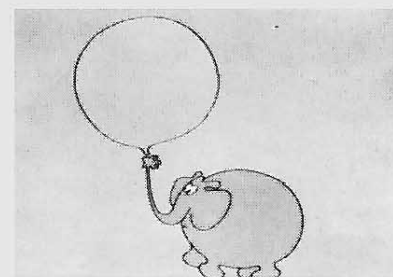
Rivoire et Carret



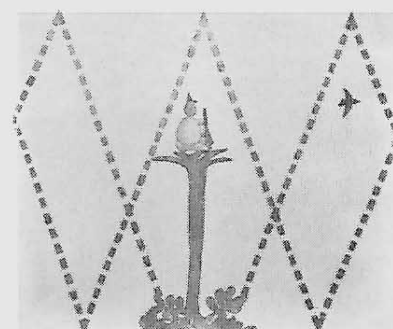
Primo



Antivoi



Pachyderm Story



Trajectoire

KRAMIRON L'IMPUTRESCIBLE

TIENS, Y'AVAIT UN MEC VACHE-
MENT COMPLEXÉ QUI HABITAIT
PAS LOIN DE CHEZ MOI ...



Dimitri

IL N'AVAIT PAS
D'NANA, PAS
D'FAMILLE
BECAUSE IL
N'ÉTAIT PAS
JOJO...



...MÊME PAS D'BAGNOLE !! IL SE
RUINAIT LA SANTÉ SUR UNE VIEILLE
RENÉ GILLET DES ANNÉES 35...



POURANT,
J'AI BON
CŒUR...

UN JOUR, Y'LA QU'IL RENCONTRE
UN MÔME ...



QU'EST-CE
QUE TU FOUS
LÀ, TOI ?...

... UN MÔME ABANDONNÉ !!



J'AI TOUT
INTERPOOL AU
CUL ...

AH, LES
VACHES !

ALORS, IL LUI VIEN
UNE IDÉE AU MIRONTON
ET SI JE FONDAIS UNE
FAMILLE MOI ? UN
MÔME C'EST UN
DÉBUT ?



ALLEZ,
GRIMPE

OUI, MAIS FALLAIT LE RAMENER
À LA MAISON ... C'EST LÀ QUE
ÇA A COMMENCÉ À MERDER.



... ON VA S'AMUSER !

FAITES PAS TROP L'CON !

NORMALEMENT ÇA FAIT MARRER LES MÔMES,
LE SIDE-CAR ... BEN, PAS CELUI-LÀ ...



HÉ,
HÉ,
HÉ !

DITES DONC, IL
MANQUE UNE ROUE
À VOTRE APPAREIL ?

ILS N'AVAIENT PAS FAIT CENT MÈTRES QUE LE MALHEU-
REUX ORPHELIN SE RAMASSAIT UNE CHOSE AFFREUSE
DANS LA GUEULE ...

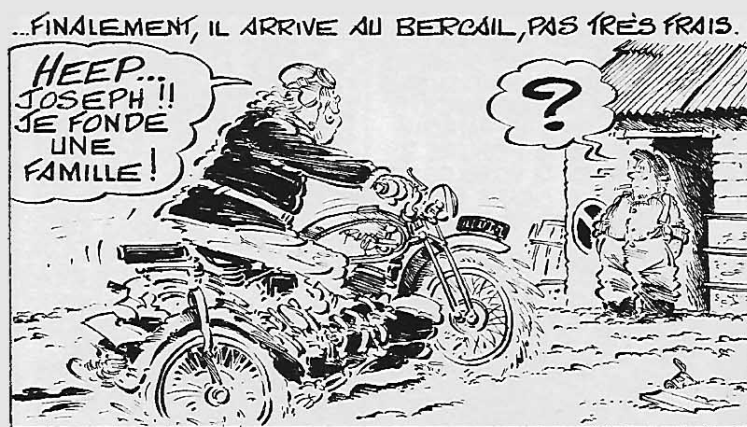
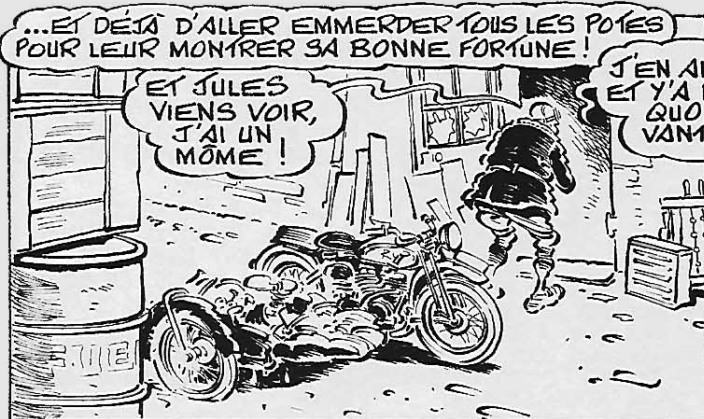
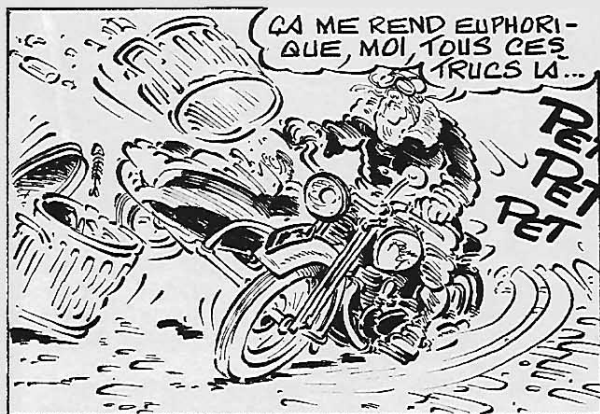


EN ÉTANT BON PÈRE JE
TROUVERAI PEUT-
ÊTRE UNE ÂME SŒUR,
QUI SAIT ?

C'EST PAS QUE C'ÉTAIT LE MAUVAIS
MEC, NON ! MAIS PAS SOIGNEUX AVEC
SES AFFAIRES



AVEC UN PEU DE
POT J'VAIS TOU-
JOURS DES
ALLOCATIONS !



C'EST LA BIEN BELLE FÊTE QUE J'AI JAMAIS VUE.
BON, D'ACCORD, J'AIME PAS LES FÊTES, ALORS J'EN AI PAS VU BEAUCOUP. MAIS ÇA FAIT RIEN, JE SUIS SÛR QUE C'EST LA PLUS BELLE DE TOUTES.

D'ABORD, PAS TROP DE MONDE. TU ARRIVES À TE DÉPLACER TRANQUILLEMENT SANS TE COÛNER TOUT LE TEMPS À DES GENS QUI TE MARCHENT SUR LES PIEDS.

ET PAS DE CAILLLOUX. UNE ESPÈCE DE BETON MOELLEUX QUI N'USE PAS LES FRINGUES NI NE TORD LES POIGNETS.

COMME PAR HASARD, RIEN QUE DU MONDE QUI SAIT SETENIR. C'EST PAS PLUS COMPLIQUÉ QUE ÇA : PROPOSE UNE FÊTE CHOUETTE, LA VOYOUTERIE RESTERA À LA MAISON.

SI IL Y EN A QUELQUES-UNS TOUT DE MÊME, MAIS ILS FONT PAS LES CONS. ILS ONT BU JUS-

Écrit à la main mon cher ami

ET POUR
MONSIEUR,
CE SÉRA?



TE CE QU'IL FAUT POUR AVOIR ENVIE DE RIGOLER, MAIS PAS SUFFISAMMENT POUR FAIRE VOILER LES CHAISES.

D'ABORD, DES CHAISES, IL N'Y EN A PAS.

TOUT LE MONDE S'ALLONGE PAR TERRE, C'EST SOUPLE. IL Y A DES NAINS QUI SERVENT LA BIÈRE ET DES NAINES QUI SERVENT LE PSCHITT. LE BAR AUSSI EST TENU PAR DES NAINS ASSIS CONTRE LE COMPTOIR, ON EST JUSTE À BONNE HAUTEUR POUR S'Y ACCOUDER.

C'EST VRAIMENT UN BAR BIEN ÉTUDIÉ.

LA PISTE DE DANSE EST EN CREUX. IL FAUT SE LAISSER TOMBER DEDANS. UNE FOIS QU'ON Y EST, C'EST QUESTION DE FAIRE TAPISSERIE. LES PAROIS SONT ÉLECTRIFIÉES.

ET PUIS PAS D'ORCHESTRE MINABLE DE LYCÉENS ET DE MOUSTACHES DU BÂTIMENT QUI FONT UN PÉTARD DU DIABLE. SI TU AIMES DANSER, TU DANSES. PAS BESOIN DE MUSIQUE QUI GÊNE CEUX QUI N'AIMENT PAS LA MUSIQUE. IL Y EN A QUI FONT UN PEU 'TRA LA LA' OU QUI SIF-FLOTTENT, MAIS TOUT LE MONDE LE TOLÈRE. C'EST TOLÉRANT, COMME ATMOSPHÈRE.

IL Y A UN STAND DE TIR À LA CARABINE. ON TE DONNE DIX GROSSES PIERRES ET TU DOIS DÉMOLIR DES CARABINES ACCROCHÉES AU FOND DU STAND SANS QUE LE COUP PARTE. SI LE COUP PART, LE PATRON A LE DROIT DE TE PRENDRE TON PANTALON OU TA ROBE, OU DE T'OFFRIR UN CIGARE BAVEUR. SI TES VÊTEMENTS NE LUI PLAISENT PAS.

SI LE COUP NE PART PAS ET QUE LA CARABINE EST BIEN DÉMOLIE, TU DEVIENS PATRON DU STAND. LE JEU EST OBLIGATOIRE POUR QU'IL Y AIT DU ROULEMENT.

IL Y A UNE LOTÉRIE FACULTATIVE JUSTE À CÔTÉ. LES STANDS SONT PROCHES LES UNS DES AUTRES PARCE QUE C'EST FATIGANT DE RAMPER. LA, BIEN SÛR, IL Y A UNE CONTRAINTE. SI TU VEUX ÊTRE DEBOUT, IL Y A LA PISTE DE DANSE. MAIS IL FAUT SAVOIR CE QU'ON VEUT. AVEC CETTE DISCIPLINE, PAS DE BAGARRE.

LES FLICS ONT TÔT FAIT DE REPÉRER LES DEBOUTS QUI VEULENT SE TAPER DESSUS. SI ÇA CHICORNE DANS LA PISTE, ON OUVRE LES VANNES, LA FLOTTE CAUME LES ESPRITS.

ENFIN, IL FAUT METTRE ÇA AU CONDITIONNEL, PARCE QUE C'EST JAMAIS ARRIVÉ.

LA LOTÉRIE, C'EST PAS TROP COMPLIQUÉ. TU ACHÈTES UN BOUT DE PAPIER, TU MARQUES DESSUS UN CHIFFRE QUI CORRESPOND, SELON TOI, AU NOMBRE DE JOUEURS QUI PERDRONT. ET TU RENDS LE PAPIER PLIÉ AVEC TON NOM.

LE PATRON FAIT TOURNER LA ROUE. SI LE NOMBRE DE CEUX QUI N'ONT PAS DONNÉ LE CHIFFRE INDIQUE PAR LA ROUE LUI EST ÉGAL, CELUI QUI A INSCRIT CE CHIFFRE GAGNE UN NAIN.

ENFIN, LE NAIN, TU LE GAGNES PAS VRAIMENT. IL VATE CHERCHER À BOIRE PUIS IL EST RELOTÉ. C'EST QU'IL N'Y EN PAS BEAUCOUP, ET PUIS ON VIENT PAS À LA FÊTE POUR GAGNER, NON? ON Y VIENT POUR RIGOLER. TANT MIEUX SI ON GAGNE UN NAIN, MAIS PAS DE MALADIE SINON.

LE PLUS RIGOLO, C'EST QUAND IL PLEUT. LES NAINS DISTRIBUENT DES PARAPLUIES À TOUT LE MONDE. CE SONT DES PARAPLUIES QUI S'ATTACHENT SUR LE DOS ET TE PROTÈGENT LA TÊTE ET LE DOS EN TE LAISSANT LES MAINS LIBRES.

ON SONNE. JE REPRENDRAI MA LETTRE PLUS TARD.

C'ÉTAIT LES FLICS. ILS M'ONT DEMANDÉ SI J'ÉTAIS ALLÉ À LA FÊTE MARDI DERNIER. J'AI MENTI. J'AI DIT QUE NON. C'EST PARCE QU'UN NAIN A DISPARU. ILS M'ONT EXPLIQUÉ: ON SOUR CONNE UN GAGNANT DE L'AVOIR EMBARQUÉ. MAIS PUISQUE VOUS NOUS DITES QUE VOUS N'ÊTES PAS ALLÉ À LA FÊTE MARDI...

MARDI, J'Y SUIS ALLÉ, À LA FÊTE. LE NAIN, JE L'AI DEMANDÉ DE ME SERVIR PRÈS DE LA SORTIE. PERSONNE NE NOUS REGARDAIT. JE L'AI PRIS SOUS MON BRAS ET ON S'EST ENFUI. J'AI ROULÉ JUSQU'À LA RÉSERVE LA PLUS PROCHE ET L'AI LACHÉ DANS LA FORÊT.

IL ÉTAIT FOU DE JOIE. IL SAUTAIT, ROULAIT, CABRILOIT. J'EN AVAIS LA LARME À L'OEIL. JE VIS QUELQUES-UNS DES SIENS SORTIR PRUDEMENT DES FOURRÉS ET L'EMPORTER AVEC EUX.

EN TRICHANT BIEN À LA LOTÉRIE, JE DEVRAIS ARRIVER À TOUS LES SAUVER. TU ME CONNAIS, CE QUE JE N'AIME PAS DANS LES FÊTES, C'EST QUAND IL N'Y A PAS DE NOBLE ACTION À ENTREPRENDRE.

MAIS LA FÊTE AUX NAINS, C'EST LA PLUS BELLE FÊTE QUE J'AI JAMAIS VUE.



CHRONIQUES DE LA PLANÈTE VIERGE

PAR JACQUES BELLENGER



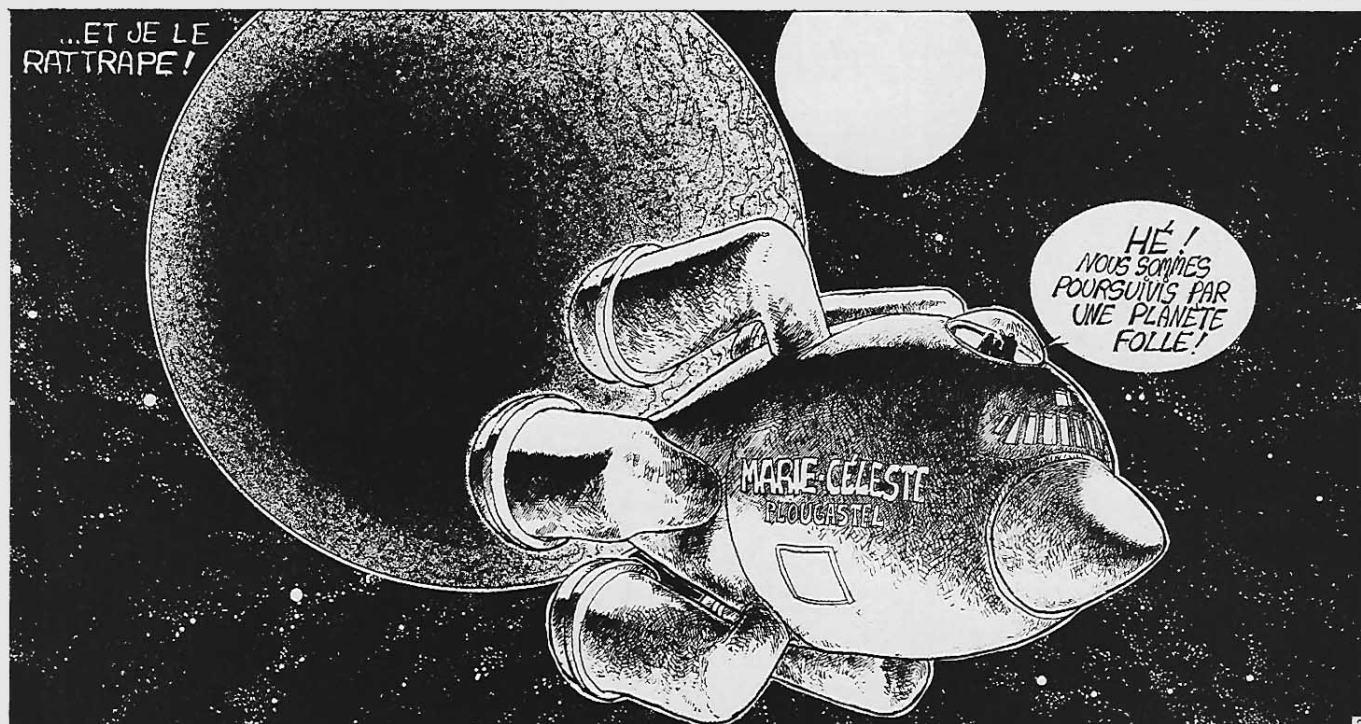
JE SUIS UNE PLANÈTE
ENCORE IGNORÉE DES HOMMES

UNE PLANÈTE SYMBIOTIQUE OÙ LES VÉGÉTAUX ET LES ANIMAUX VIVENT EN TOTALE COMMUNION D'ESPRIT

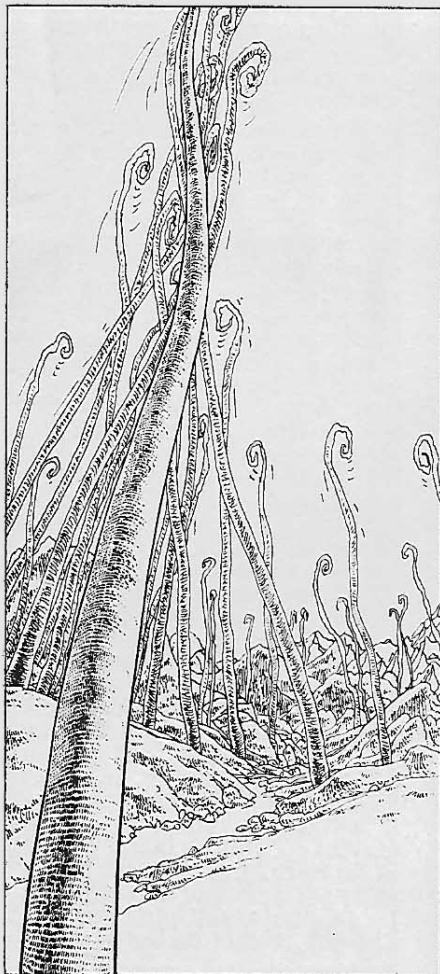




OUI ! UN ASTRONEF HUMAIN



JE MOBILISE TOUTE MA PUISSANCE VÉGÉTATIVE...

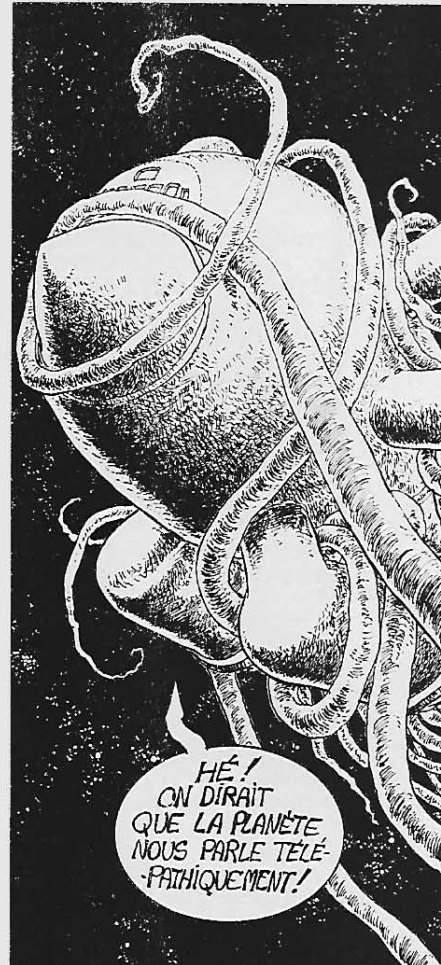


...POUR ATTEINDRE L'ASTRONEF, AU-DELÀ DE MON ATMOSPHERE



HÉ !
ELLE A LANCÉ
DES ESPÈCES DE
FILAMENTS POUR
NOUS IMMOBI-
LISER !

ET DE TOUTE MA PUISSANCE PSYCHI-
QUE, JE LUI SUGGÈRE D'ATERRIR



HÉ !
ON DIRAIT
QUE LA PLANÈTE
NOUS PARLE TÉLÉ-
PATHIQUEMENT !

VENEZ POSER
VOTRE ASTRONEF
SUR MOI !

PRENEZ POSSESSION
DE MON SOL,
Ô HUMAINS,
TANT ESPÉRÉS !

PLANTEZ VOTRE
DRAPEAU SUR MOI !
OH OUI ! OH OUI !

IL N'EN EST
PAS QUESTION !

L'ÉQUILIBRE
BIOLOGIQUE DE
CETTE PLANÈTE
EST IDÉAL !

ELLE
NE DOIT SUBIR
DE POLLUTION À
AUCUN PRIX !

NOUS PROPOSONS
SA CLASSIFICATION
EN RÉSERVE SAUVAGE
TOTALEMENT INTERDITE
À L'HOMME !

PEUH !
DES ÉCOLOGISTES



FIN

BEL
L'EN
GER 76 B

L'art patriotico-tumulaire

Verdun, la plus grande saignée de notre histoire contemporaine? Non! Voyage scolaire est la bonne réponse... Quelle est donc cette peu civique impertinence, ne manquera pas d'interroger en s'indignant le lecteur soucieux d'éluder toute confusion indécente? Cher lecteur, ce souci, sache qu'avec toi je le partage (oh, combien) et, de cette sottise réponse, s'il te plaît, laisse-moi m'expliquer.

Au collège auquel j'appartenais, chaque année, nous, les plus jeunes, étions embarqués dans un voyage scolaire vers la fin du printemps. Immanquablement, après les grottes glacées de Hans-sur-Lesse, entre l'abbaye d'Orval et les caves de champagne à Reims, cette randonnée faisait halte à Verdun. Sedan et son verrou clôturait le parcours français, Bouillon et son Godefroy, le belge. A cette époque déjà lointaine, la loi Vandervelde (2) sévissait avec rigueur et la Belgique ignorait les bienfaits du Ricard. Dès le franchissement des poteaux-frontière, sous de fallacieux arrêts-pi-prétextes et disséminés dans les brasseries, nous goûtions avec ardeur ces sèves pour nous trop

violentes et auxquelles, bien trop tôt, nous initiaient des doubleurs de classe pleins d'ascendant. Et... en même temps que notre caravane d'autocars, Douaumont voyait débarquer nos hordes bleu marine, courtement culottées de génie et de flanelle grise, titubantes certes, mais portées par des âmes vibrantes quoique parfois vomissantes. Nos cœurs adolescents et cruels, eux, par contre, nullement soulevés, enregistraient alors, mais avec ravissement (3), la Tranchée des Baïonnettes fameuse, étrange sous son pesant toit de ciment (4).

Pour le reste, et pendant que la smala s'agaillait derechef dans les buvettes-souvenirs, je passais, avec un camarade fétichiste passionné, les dernières minutes de la halte sacrée à fouiller à coups de godasses le sol également sacré des proches alentours. Non sans crainte et le genou quelque peu tremblant... des percuteurs enfouis... Racontées par nos parents, de sombres histoires de mains arrachées (à la Libération) par des grenades imprudemment manipulées nous hantaient toujours et, tout naturellement, nous effectuions un raisonnable transfert sur nos pieds. Pour rien, d'ailleurs, et l'air vif des Hauts de Meuse achevant de nous enivrer, c'est déçus que nous remontions dans nos cars, fournaïses de cuir brûlant. Déjà, certains, abandonnant les cantiques subtilement hurlés de façon paillardie (5), devenaient malades. C'est en rêve que, en sens inverse, nous forçons le verrou de Sedan. C'est dans un semi-coma que les ombres menaçantes du château de Godefroy défilaient sous nos yeux bouillonnants... La nuit, dans les dortoirs cloisonnés mais à ciel ouvert, des râles s'élevaient. A haute voix, de nombreux élèves invoquaient des mères de cauchemar et ce lieu, ordinairement de repos sinon de paix, était un enfer et, pour les plus sobres, un purgatoire.

Le lendemain, la permission alcoolique finie mais non l'école, nous démarrions à 6 h 30 notre journée par la quotidienne messe obligatoire, voire de communion et, dans ce cas, je n'aurais pas aimé être l'hostie que recevaient, chargées, nos tristes langues. Voilà pour le Verdun de l'enfance. Parmi les impressions que me laisse celui d'hier, le vrai

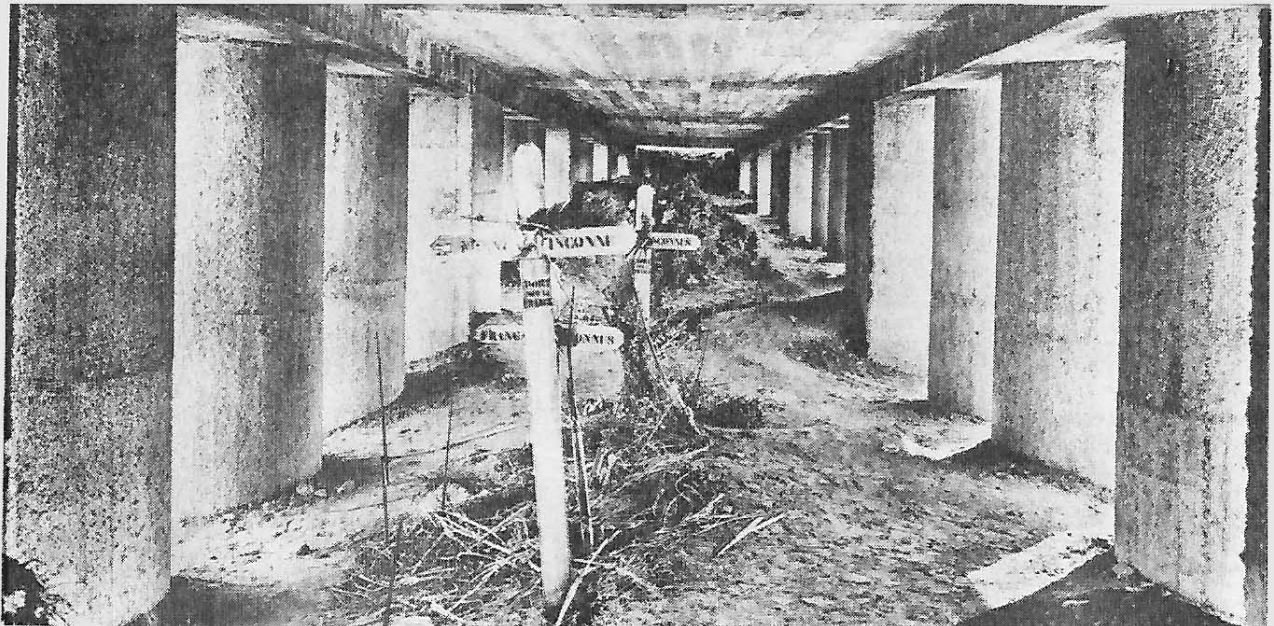
mais pour moi de lecture, ou celui d'aujourd'hui, mythique et de promenades, l'ivresse n'est pas vraiment la plus marquante...

Comme, non sans intelligence (vos centaines de lettres sont là pour me le rappeler), je n'ai cessé de le répéter, les belligérants, après la « course à la mer », étaient dans une situation de pat. Des deux seules manœuvres tactiques qu'ait, à cette époque, inventé le génie militaire : la percée ou l'enveloppement, aucune n'était possible. Butor, le taureau Joffré s'obstinait dans la pratique assidue d'un affrontement frontal venu du fond des âges mais où le feu (6) industrialisé remplaçait avantageusement le silex paléolithique. Et, Françaises, des générations de corps de se déchiqueter, inlassables, incommensurables! Tant de bonne et évidente volonté à vouloir vider de son sang le peuple de France ne pouvait manquer d'attirer l'attention du Grand État-Major général sinon impérial. Son chef, le Général Erich von Falkenhayn (7), dont le métier est de faire, pour son Empereur, la guerre, va avoir le cynisme d'envisager – les choses étant ce qu'elles étaient – l'unique façon propre à la lui faire gagner : user l'adversaire (8). Pudique euphémisme... Le saigner serait plus proche de l'atroce réalité de cette guerre.

Encore fallait-il trouver et choisir le lieu de l'abattoir... « Verdun! » – dira le Kronprinz. « C'est le cœur de la France », et ce sera tout trouvé. Certes, dans les desseins allemands, le symbole de la formidable forteresse à abattre a son importance. Mais il convient d'ajouter que la « formidable forteresse » additionne confortablement au symbole le mythe... Car elle est désarmée (9). Au reste, et pour être franc, la place forte et son symbole n'intéressent que médiocrement Falkenhayn. Ce qui l'intéresse, c'est plutôt, c'est surtout, l'idée qu'il attend que s'en fasse la France... A cet égard, il ne sera pas déçu (10)! « On tiendra sur place », « On ne passera pas! », et au long de la bataille dite « pour Verdun », un million de « On » vont tomber, les éminentes vertus du front élastique étant alors inconnues des états-majors français, et ne seront perçues et appliquées que plus tard, en quarante, mais alors avec excès.



Le guerrier gallo-poilu de Verdun.



Dans le cirque de bois, de coteaux, de vallons dont les environs de Verdun donnent un bel exemple, la pâle mort va désormais guetter les clairs bataillons (11). Le grand frémissement soyeux que les capitaines Pujo et Boireau entendent quelques dixièmes de seconde avant 7 heures, le matin du 21 février 1916, c'est le vol des premiers milliers du million d'obus qui sera tiré par les Allemands en cette fatidique journée (12). Il est 7 heures, la terre hurle et s'ouvre... On est en droit de se demander comment ces soldats bafoués ont pu résister – pour parler « État-major » – à une telle usure... La réponse officielle et républicaine (13) se trouve dans le colossal Monument de la Victoire et aux Soldats de Verdun, œuvre de monsieur Jean Boucher (14). Il suffit de le regarder pour l'y lire : *En étant grand, immense et de pierre*. Et comment, de cette simple assurance, ne pas se reconforter ? Déjà, enfant, lors d'une retraite, un prédicateur, pour nous expliquer la notion d'éternité, décrivait une sphère de pierre plus grande que notre Terre. « Imaginons un oiseau léger, nous disait-il, qui, une seule fois par siècle, effleurait cette sphère de son aile... » (Les yeux mi-clos, long silence)... « Après des siècles, des siècles et des siècles, reprenait-il, lorsque cette sphère, d'usure, serait pous-

sière, vous n'auriez alors, concluait-il, suffisant, qu'une très faible idée de l'éternité... » (re-silence mais en nous regardant, cette fois, fixement).

La leçon de ce prédicateur et celle que veulent nous donner les « mécènes » de la III^e République et leur ouvrier attiré J. Boucher procèdent d'une démarche identique. A leur égard, notre reconnaissance sera, donc, grande. Car si l'un, grâce à sa charmante fable, a su garder intacte ma foi, les autres, à Verdun (ce Lourdes de l'Art Patriotico-Tumulaire), ont su, avec leur guerrier gallo-poilu (15), y entretenir la flamme de sa jeune sœur, aujourd'hui quelque peu chancelante, « la sublime foi patriotique, démocratique et humaine (16) »... Celle qui sauve.

J.M. de Busscher

1) Nos aînés, ceux de Poésie ou de Rhétorique, faisaient de courts voyages (en fait, de tuants allers et retours) en Grèce, à Rome ou sur les bords du Rhin, suivant que leur titulaire de classe était un helléniste, un latiniste ou un germaniste, toujours, il va sans dire, distingué. Dans nos collèges, Poésie et Rhétorique désignent, encore et toujours je crois, les classes de seconde et de première.

2) Membre de la II^e Internationale, Emile Vandervelde, député, puis ministre socialiste, était le père d'une loi (toujours en vigueur sinon dans la pratique au moins officiellement) interdisant la vente, hors la bière, de toutes boissons alcoolisées dans les estaminets, cafés, brasseries, buvettes, bars,

tavernes, bouchons, bistrots et autres « bodegas ». Cette loi scélérate en autorisait, par contre, la vente chez les commerçants de détail mais, étrange détail, par quantité minimum de deux litres. Pour paradoxales qu'elles puissent paraître au lecteur – d'un côté, on freine la consommation, de l'autre on la pousse ! – ces mesures législatives ne visaient essentiellement que la classe ouvrière. Ne fréquentant pas les clubs et n'ayant (à l'époque) pas les moyens de se payer deux litres de gnôle d'un coup, cette loi la préservait de justesse dans ses forces vives, lui évitant les abîmes alcoolisés et précipitait, du même coup, la classe nantie vers ceux-ci et vers d'autres (telle la luxure), propres à la renverser plus sûrement que d'improbables « Grands Soirs ». Superbe Emile ! Combien de mères ont vénéré ton nom, fût-ce en secret, lorsqu'elles appartenaient au « milieu » dont tu avais décidé la perte ? Et n'allons pas chercher plus loin l'extraordinaire santé du peuple belge.

3) Il suffit, pour m'en persuader rétrospectivement, d'avoir vu, sous les barrots d'un pont sombre, briller les yeux d'adolescents aux récits de sévices que leur faisait subir un obligeant quartier-maître. C'était à Portsmouth, sur le *Victory*, et le quartier-maître-guide n'avait manifestement pas vécu l'époque où on les infligeait, ces sévices... Ça participait « dur », cependant, dans l'entrepont du vaisseau de Nelson.

4) Je l'ai, évidemment et plus tard, revu, ce toit. D'une hauteur naturelle pour des garçons de 14 ans, il m'a paru, adulte et m'arrivant aux pectoraux, curieusement bas... Fantaisie d'architecte ou protection contre les voleurs patentés de baïonnettes ? J'opterais pour la seconde hypothèse, tant il est vrai qu'on vole moins bien une baïonnette à quatre pattes que flânant parmi elles, dégagé et debout.

5) Nous chantions : « Eh ! Branlons-nous d'avant la Madone... » au lieu de (bien sûr) : « Ébranlons-nous vers la Madone... »

L'imposante architecture... Et, dans les environs, une de ses évanescences petites camarades.



6) Outre son énorme puissance et sa variété étonnante, l'artillerie était parvenue à une redoutable précision. On « encageait » littéralement la tranchée adverse : par un lourd marmitage de la tranchée proprement dite et tir de barrage sur ses arrières. Ne trouvant salut ni dans la fuite ni dans la tranchée devenue « incertaine », il ne restait au fantassin que l'assaut où, immanquablement, le cueillaient les mitrailleuses d'en face.

7) Successeur de Moltke le jeune (jeune de 68 ans en 1914, mais qu'on appelait « le jeune » par opposition à son oncle, le grand Moltke) à la tête du Grand Etat-Major après les erreurs du comte (théosophe) à la bataille de la Marne.

8) Il y avait réussi : durant toute l'année 1915, Joffre avait perdu trois fois plus d'hommes que lui. Chère et éréthique offensive, que ne te doit-on... ?

9) La « sentinelle de la nation », la R.F.V. (la région fortifiée de Verdun) avait vu ses forts désarmés et ses quelque 800 pièces de canon, par les soins généreux du généralissime, réparties entre les différentes armées du front (quoique, pour l'offensive, le 75 sublime aurait dû suffire, mais...), les pièces lourdes, dans le tour imprévu que contre toute attente avait pris la guerre, faisant cruellement défaut sur

l'ensemble du front. Et puis, Verdun n'était-il pas le secteur péinard ?

10) Immédiatement, une proclamation du généralissime aux soldats de Verdun devait conforter Falkenhayn dans ses espoirs. Elle se termine par : « ...Le pays a les yeux sur vous. Vous serez de ceux dont on dira : « Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun ! »

Si ce propos réaliste – il n'y a effectivement que des poitrines pour barrer aux Allemands la route de Verdun – arrange le commandement allemand, il est en totale contradiction avec les précédentes instructions données à Herr par le généralissime à une époque où ce dernier se plaignait (je devrais dire s'inquiétait) des enlèvements massifs de matériel qu'on lui faisait. Ces instructions étaient tranquilisantes : « Les places fortes n'ont plus de rôle à jouer... Votre région fortifiée n'a pas de valeur intrinsèque et ne doit en aucun cas être défendue pour elle-même... », etc., etc.

11) Hommage à Victor Hugo.

12) Tenant compte de l'énorme logistique qu'impose un tel envol, il paraît inconcevable que les « services » français n'aient subodoré quelque offensive de la part des Allemands. Il est vrai que le chef du 3^e bureau de la R.F.V., le commandant Desoffy de

Csernk et Tarko, attendait, pour y croire, qu'on lui montre les parallèles de départ... Celles-ci étaient sous terre. C'étaient des « Stollen », ou galeries profondes de dix ou quinze mètres. Lorsqu'il finit par prendre connaissance de leur existence, il ne vit dans cette terre remuée aucune velléité offensive. Bien au contraire, il y vit la preuve formelle du vouloir défensif de l'ennemi. Le boche s'enterrait, le boche avait peur... Ah ! Ah !

13) Tout aussi officielle et républicaine fut l'inauguration, le 23 juin 1929. Outre l'inévitable Poincaré, on relevait la présence de nombreux ministres, de Painlevé à Loucheur en passant par Maginot (la ligne). Ce jour-là, Gaston Doumergue (Le Président), entouré de préfets, de maires, de gouverneurs militaires et de présidents de comités, inaugurait sobrement sous l'œil bleu et bienveillant du Maréchal Pétain, l'archétype du Gaulois victorieux.

14) La troisième et bourgeoiso-République, en choisissant Jean Boucher pour sculpteur, marquait son goût pour le mensonge délibéré, sinon prétentieux. Avec ce serviteur, elle ne courait aucun risque. Bien que breton, ne s'était-il pas rendu célèbre par son monument Renan à Tréguier ? Choquant, certes, la foi de ses compatriotes (seule la pluie avait empêché l'émeute et la troupe avait chargé baïonnette au canon), mais gagnant par cette ignoble bassesse renommée, partisans et commandes.

15) Qui n'est pas sans rappeler le Bismarck de monsieur Lederer à Hambourg.

16) Toujours Victor Hugo, cette fois répupéré par la république.



Cette reliure est faite pour contenir douze numéros de « Charlie ». Ça coûte 25 francs port compris. Ça se commande au journal, 10, rue des Trois-Portes, 75005 Paris.

Directeur de la publication :
Georges Bernier.
Auge tutélaire : Cavanna.
Rédacteur en chef : Wolinski.
Bras droit : Blandise.
Espion : Willem.
Éditions du square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
75005 Paris - Téléphone : 633.27.34.
Abonnement 12 numéros : 85 F.
Étranger : 95 F.
Dépôt légal : quatrième trimestre 1977.
Imprimerie : Presses de la Bûcherie.
Distribution : N.M.P.P.
Printed in Italy.
Commission paritaire n° 47209.

CITTA OSCURA

alack sinner

Muñoz - Sampayo



QUELLE VILLE ! POUR Y VIVRE, IL NE FALLAIT S'ÉTONNER DE RIEN. IL SE PASSAIT DES CHOSSES... ET TOUT ÉTAIT SI SIMPLE... QUELLE VILLE ! QUANT À MOI, JE ME LEVAIS CHAQUE JOUR À LA MÊME HEURE, JE PISSAIS, JE ME LAVAIS LES DENTS, JE PRENAIS MON CAFÉ, JE LISAIS LE JOURNAL (OUI, MAINTENANT, JE LISAIS SOUVENT LE JOURNAL). ENSUITE, J'ALLAIS BOSSER. CITTA OSCURA !



...OSCURA. CERTAINS PRÉFÉRAIENT NE PAS LA REGARDER.



MOI, JE N'AVAIS PAS LE CHOIX.

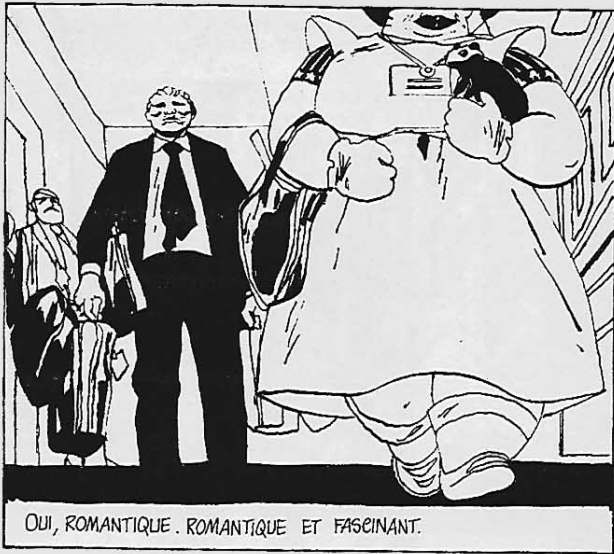


NON, JE N'AVAIS VRAIMENT PAS LE CHOIX. CONDUISEZ-MOI AU PORT, JE PRENDS UN BATEAU POUR LE JAPON. C'EST FASCINANT, NON ?



MON MARI VIENT DE MOURIR. LE PAUVRE CHÉRI ÉTAIT AFFREUSEMENT RADIN. NOUS NE POUVIONS MÊME PAS AVOIR UNE FEMME DE CHAMBRE. IL M'A LAISSÉ UN CAPITAL... AHH, LE JAPON ! COMME C'EST ROMANTIQUE... COMME C'EST ROMAAAAANTIQUE !!!





OUI, ROMANTIQUE. ROMANTIQUE ET FASCINANT.



J'ÉTAIS EN TRAIN DE NETTOYER LE PETIT CADEAU QUE M'AVAIT OFFERT L'ESPÈCE DE MUTANT TRIMBALLÉ PAR CETTE VIEILLE PIE, LORSQUE J'APERÇUS MON PROCHAIN PASSAGER.



AINSI QUE SES POTES.



JE NE LUI DEMANDAI MÊME PAS OÙ IL ALLAIT, MAIS J'AURAIS DÙ LE FAIRE... POUR ÉTABLIR LES DISTANCES.



SES PREMIÈRES PAROLES...

MERCI... MAIS J'AI PAS DE FRIC POUR TE PAYER...

...INÉVITABLE. CE N'ÉTAIT PAS MON JOUR.



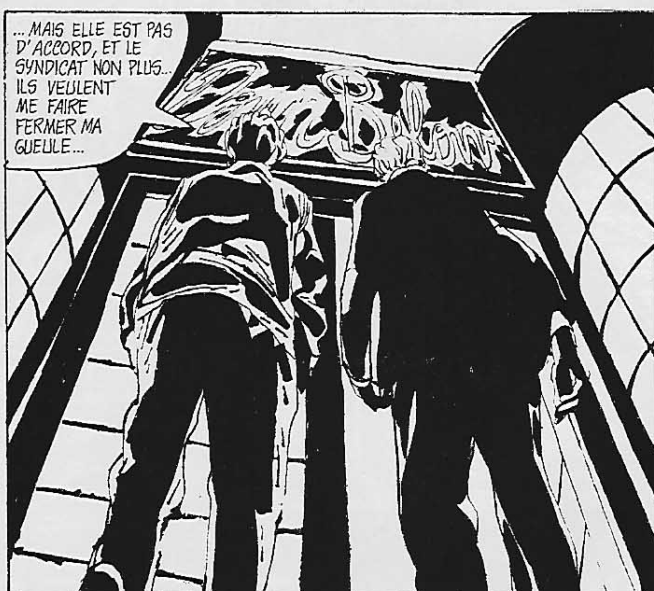


CITTÀ OSCURA.



AUX PREMIERS FEUX, NOUS EÙMES DE LA VISITE







LES TYPES DES ENTREPÔTS SONT DES MEXICAINS, IMMIGRÉS CLANDESTINS. CEUX-LÀ, QUAND ILS REVENDIQUENT, ON ENTEND PLUS JAMAIS PARLER D'EUX. AVEC MOI, CE SERA PLUS DUR. MOI, JE SUIS LÉGAL, JE FIGURE SUR LES LISTES DES...



JE FERAIS TOUT CE QUE JE PEUX POUR QU'ILS NOUS PAIENT LA BOUFFE SI LE SYNDICAT NE VEUT PAS, TANT PIS, MOI, JE L'OBTIENDRAI...

POURQUOI TU ME RACONTES TOUT ÇA ?



PARCE QUE TU ES CHAUFFEUR DE TAXI... ET PARCE QUE, AUJOURD'HUI, C'EST MON ANNIVERSAIRE.

C'EST AUSSI LE MIEN... ÉCOUTE, TU VAS M'ACCOMPAGNER AU DÉPÔT OU JE DOIS LAISSER LA VOITURE ET EN SUIITE, ON IRA FÊTER ÇA.



MAIS... TU NE M'AS PAS DIT COMBIEN JE TE DEVAIS.

J'ÉTAIS DIT QUE JE N'AVAIS PAS MIS MON COMPTEUR EN ROUTE. TIENS, VOILÀ UN POTE À MOI, ON VA FAIRE LA FÊTE AVEC LUI...

IL Y AVAIT DES ANNÉES, QUE JE N'AVAIS PAS FÊTÉ MON ANNIVERSAIRE. ON AURAIT PRESQUE DIT QUE J'AVAIS ATTENDU DE RENCONTRER QUELQU'UN QUI SOIT NÉ LE MÊME JOUR QUE MOI POUR FÊTER ÇA AVEC LUI. JE REGARDAI MES PAPIERS PARCE QUE, SOUDAIN, J'AVAIS UN DOUTE: ET SI JE M'ÉTAIS TROMPÉ? BAH... APRÈS TOUT... QUELLE IMPORTANCE?



ALLEZ, DÉPÊCHE-TOI ! ON EST VENUS FÊTER DEUX ANNIVER-SAI-RES!!

ÉCOUTE-LE, LUI, L'AMARGAO DE TOUJOURS, LE RABAT-JOIE...

QU'EST-CE QUI SE PASSE? T'AS GAGNÉ LE GROS LOT?





* N.D.T. RAPPELONS QUE "SINNER", EN ANGLAIS, SIGNIFIE "PÉCHEUR".







J'ÉTAIS SUR LE POINT DE COMMENCER MA JOURNÉE...

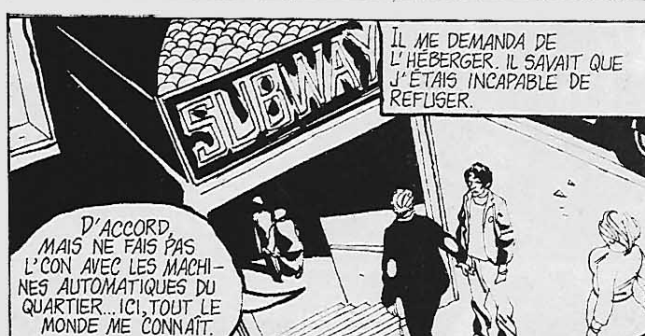


TU AS FAILLI ME LOUPER, À UNE MINUTE PRÈS...

SALUT, PARDON DE TE DÉRANGER.



ILS M'ONT LOURDÉ... MAIS ÇA NE LEUR A PAS SUFFI. MAINTENANT, LES TYPES DU SYNDICAT VEULENT ME LIQUIDER...



IL ME DEMANDA DE L'HEBERGER. IL SAVAIT QUE J'ÉTAIS INCAPABLE DE REFUSER.

D'ACCORD, MAIS NE FAIS PAS L'CON AVEC LES MACHINES AUTOMATIQUES DU QUARTIER... ICI, TOUT LE MONDE ME CONNAÎT.



LE MÉTRO, METTAIT DU TEMPS À ARRIVER. JE ME MIS À PENSER À DES CONNERIES...

MAIS OÙ EST-CE QUE JE PÊCHE MA SÉCURITÉ, MOI? JE N'AI PLUS NI FLINGUE, NI LICENCE...



FLINGUE, LICENCE... C'EST DÉBILE... UNE SÉCURITÉ DE PAPIER... UNE INVENTION, QUOI!







MON PASSÉ IMMÉDIAT N'ENTHOUSIASMAIT PAS VRAIMENT JORGE. CE QU'IL IGNORAIT, C'EST QUE LE PASSÉ EN QUESTION NE M'ENTHOUSIASMAIT PAS NON PLUS. IL ARRIVE SOUVENT QUE, PAR DES CHEMINEMENTS DIFFÉRENTS ET QUI NE CONVERGENT PAS, ON ABOUTISSE AUX MÊMES CONCLUSIONS QUE D'AUTRES GENS. JE LAISSAI JORGE. ENFER M'ATTENDAIT. J'ÉTAIS PLUS HEUREUX QUE D'HABITUDE, MAIS JE N'ARRIVAIS PAS À METTRE LES DEUX CHOSSES EN RAPPORT.







PLUS MA VILLE DEVIENT
VIOLENTE ET PLUS JE L'AIME.
C'EST UN SENTIMENT CONTRA-
DICTOIRE QUI ME PERMET D'Y
VIVRE, D'EN CONNAÎTRE LES
CODES, DE NE PAS ATTENDRE
D'ELLE D'AUTRES RÉPONSES
QUE CELLES QU'ELLE PEUT
ME DONNER.
J'ACCOMPAGNAI ENFER CHEZ
ELLE. JE RENTRAI CHEZ MOI.
J'AVAIS LA NOSTALGIE DE
MA SOLITUDE.



JE LE RECONNUS, MAIS J'ESSAYAI
DE NE PAS LE MONTRER.



C'ÉTAIT RATÉ.



ON SAIT PAS QUI VOUS ÊTES
ET ON EN A RIEN À SECOURER...
MAIS ON VOUDRAIT SAVOIR SI
VOUS ÊTES AU COURANT QUE
VOTRE PETIT PROTÉGÉ EST UN
ENCULÉ DE PROVOCATEUR ?



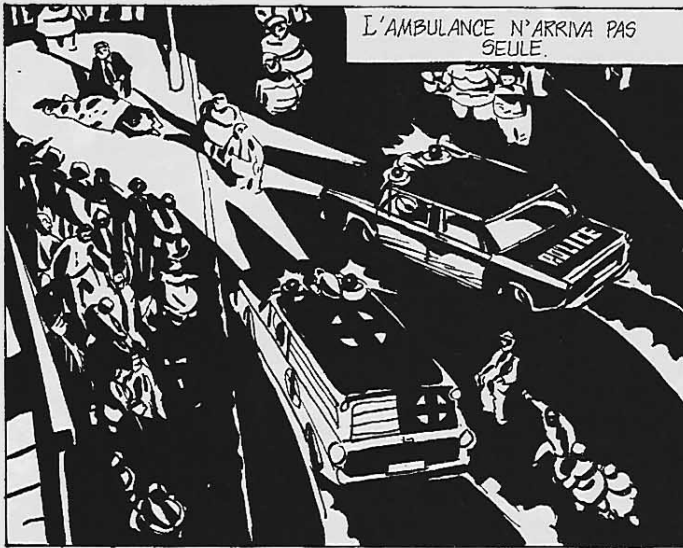
C'EST À MOI
QUE VOUS
PARLEZ ?



JE NE SAIS PAS POURQUOI, JE CONTINUAI À FAIRE L'INNOCENT.













JORGE N'ARRÊTA PAS LA GRÈVE.
IL ALLA À LA POLICE, DEMANDER UNE
PROTECTION QUI NE LUI FUT PAS
ACCORDÉE. MARTINEZ FUT LE SEUL
ANGE GARDIEN À DAIGNER PRENDRE
L'AFFAIRE AU SÉRIEUX. ET IL
NE LE FIT QU'À TITRE PERSONNEL.



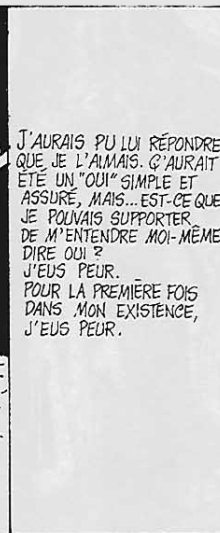


LES BONS ET LES MAUVAIS POLICIERS. LES VRAIS ET LES FAUX POLICIERS. LES POLICIERS DE COEUR ET LES POLICIERS DE MÉTIER. LE MONDE ÉTAIT PLEIN DE POLICIERS. PENDANT UN MOMENT, J'AVAIS ÉTÉ DES LEURS. CE N'EST PAS UNE CHOSE À LAQUELLE ON PEUT ÉCHAPPER COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT. UNE CONDITION QU'ON NOUS IMPOSE ET QUE NOUS SOMMES FORCÉS D'ACCEPTER POUR SURVIVRE. JE RETOURNAI À MON TRAVAIL.







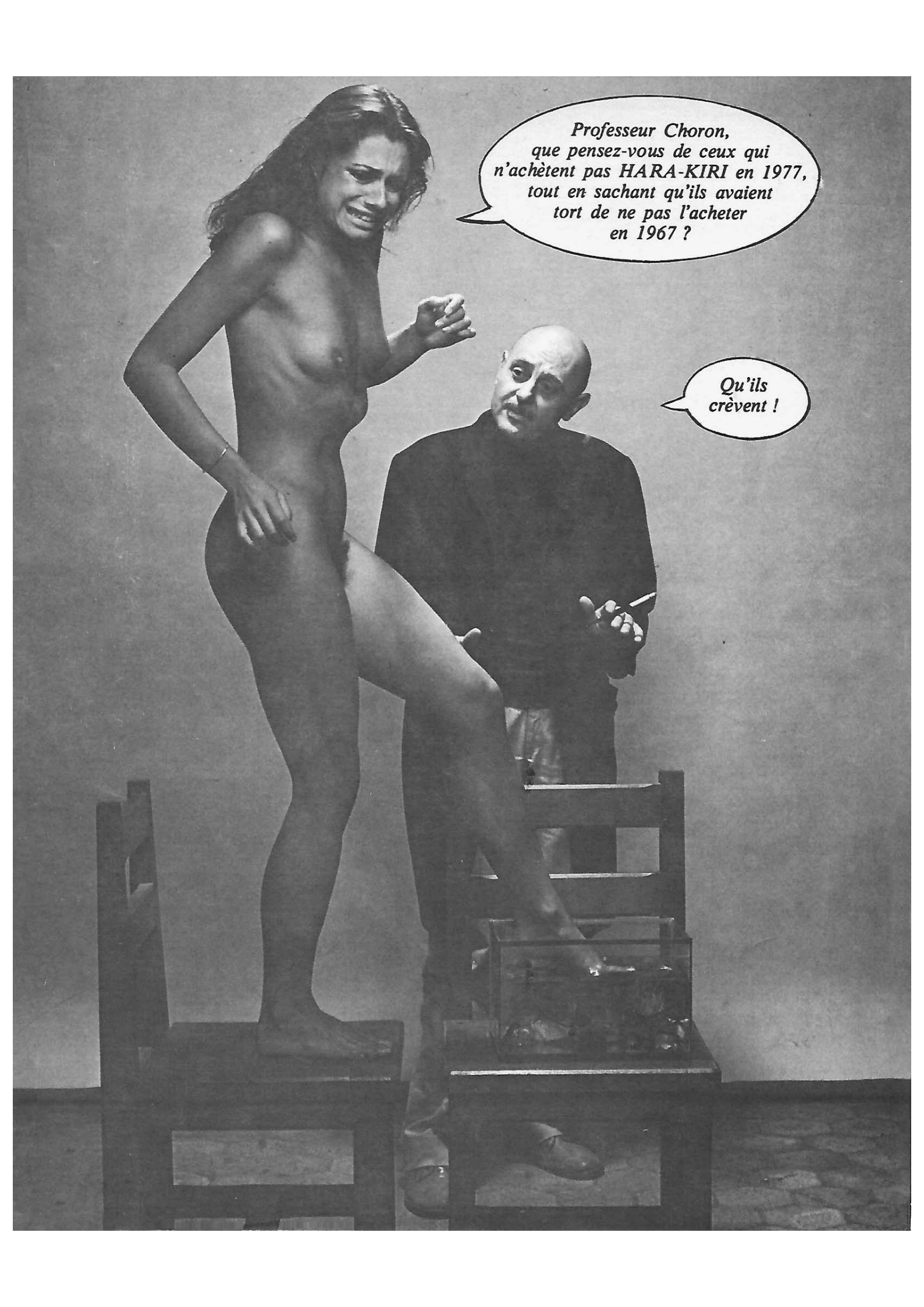






fin de l'épisode

Traduction Dominique Grange



*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1977,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1967 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

